

# Le Samedi

VOL. I.—NO. 15.

MONTREAL, 21 SEPTEMBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.  
PAR ANNEE \$2.50.

Le Monsieur qui s'est trompé de gare d'arrêt



*La belle-mère.*—Ainsi, il y a six heures à attendre pour le prochain train. On aurait pu laisser la chose aux personnes qui s'y entendent.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

## ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 21 SEPTEMBRE 1889.

## CHASSE-SPLEEN

L'amitié vit de ses rentes, l'amour mange son capital.

L'homme ordonné qui veut régler sa femme est comme l'horloge qui règle le soleil.

"Faites donc attention," expression très usitée après qu'un cocher vous a passé sur le dos.

Les femmes ont toutes, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard seul découvre.

Les femmes se donnent plus de peine pour acheter l'enfer qu'elles n'en auraient pour gagner le ciel.

Quand un cheval devient aveugle, il faut le saigner au nez ; s'il s'agit d'un homme, il faut le saigner au gousset.

Un homme s'empêtre aussi facilement dans l'amour qu'une mouche dans la melasse ; il n'est plus libre de ses mouvements.

"Le rire est le même dans toutes les langues" dit un de nos confrères. Il ne faut pas oublier, cependant, qu'il varie d'un pouce à quatre pouces.

Quatre sortes de personnes dans le monde : les amoureux, les ambitieux, les observateurs et les imbéciles. Les plus heureux sont les imbéciles.

L'Irlandais prétend qu'on a inventé les sous et les pennies uniquement dans le but de permettre aux Ecossais de prendre part aux souscriptions publiques.

"On s'étudie trois semaines, on s'aime trois mois, on se dispute trois ans, on se tolère trente ans, et les enfants recommencent." Hélas ! Trop de ménages en sont là.

La gravité d'une faute est relative ; elle ne vous paraît exorbitante que jusqu'au moment où vous l'avez commise vous-même ; après cela, elle est admise comme peccadille.

Le mariage est plein de surprises ; mais l'une des plus grandes, c'est pour le mari de découvrir le lendemain des noces que sa femme aime encore mieux les oignons que l'ice-cream.

Il y a une infinité d'erreurs politiques qui, une fois adoptées, deviennent des principes.

L'homme n'est pas fait pour penser toujours, quand il pense trop il devient fou, de même qu'il devient stupide quand il ne pense pas assez.

Prenez un grain de blé : dans la main c'est tout petit. Mettez-le dans votre soulier quand vous avez une course de deux heures devant vous, il prend des proportions énormes.

Au moins, voilà un penseur. Il a affiché l'avis à deux tranchants qui suit sur la cloture de son jardin. "Inutile de voler ces melons ; ils ne sont pas mûrs. Du reste, Dieu vous voit."

*Philantrope* à une jeune dame prenant des souscriptions pour une œuvre de charité. — Etes-vous allés chez monsieur Goussetséré ?

*La dame*. — Oui, et en me voyant entrer il a mis la main dans sa poche.

*Philantrope*. — Ah ! tant mieux ! Combien a-t-il donné ?

*La dame*. — Ce n'était pas pour donner ; il l'a tenue dans sa poche tout le temps que j'ai été là.

*Le commis*. — Voici une dame qui veut faire examiner un collier de verre pour savoir si ce sont des diamants.

*Le bijoutier*. — Paraît-elle être mariée ?

*Le commis*. — Oui.

*Le bijoutier*. — Dites-lui que c'est du diamant. Ces pauvres maris, ils ont assez de misère !

*La femme* (tenant la tête de son mari qui souffre de la névralgie). — L'homme et la femme ne font qu'un, n'est-ce pas ?

*Le mari*. — Oui, ma chère.

*La femme*. — Dans ce cas, je me suis soulée comme un portefaix hier soir, et j'en paie la façon ce matin.

*Etranger* indiquant une maison d'école. — Quelle est cette bâtisse-là, mon garçon ?

*Le gamin*. — C'est une tannerie, monsieur.

Echo d'un procès encore pendaat.

Le demandeur poursuit en dommage pour la destruction d'un chat. Dans la boîte des témoins il établit les dommages comme suit : — "Ce chat valait beaucoup plus qu'un autre ; il est de fait que c'était mon gagne-pain. J'avais coutume de le vendre une piastre et il était toujours revenu à la maison avant moi. Je crois bien que je l'ai vendu deux cents fois."

— Maman, il y a trop de boue, porte-moi donc.

— Marche comme une bonne petite fille, va. Tu vois que maman a déjà le petit chien dans les bras.

Dans un poulailler à minuit. Le coq chante à l'entrée de deux voleurs.

*Premier voleur*. — Qu'est-ce que cet animal-là peut avoir à chanter ?

*Deuxième voleur*. — J'aurais du t'envelopper le nez ; il a cru que c'était le soleil qui se levait.

2 heures du matin ; le mari rentre en titubant :  
*La femme*. — C'est un scandale de rentrer dans un tel état.

*Le mari*. — Dis rien, m'chère. Quand j'suis v'nu à dix heures, t'as dit j'tais gris. J'grisé exprès pour t'montrer l'différence.

A Chicago :

— Vous êtes veuf, M. Smith, n'est-ce pas ?

— Pas totalement ; trois de mes femmes vivent encore.

— Comment ce curé-là prêche-t-il ?

— Très bien et il parle sans notes.

— Comment le chœur a-t-il chanté ?

— Comme le curé a parlé, sans notes.

Un curieux demande à un invalide âgé de quatre-vingt-dix ans ce qu'il faut faire pour arriver jusqu'à cet âge.

— Mon Dieu, c'est bien simple : buvez bien, mangez de même, faites beaucoup d'exercice ; seulement, à partir de quatre-vingt-cinq ans, plus d'amourettes.

Un bon pochard bouscule un monsieur dans la rue.

— Faites donc attention, s'écrie celui-ci ; vous n'y voyez donc pas ?

— Comment, je n'y vois pas ! J'y vois double, mon petit vieux !

— Eh bien ! Alors ?

— J'essayais de passer entre vous deux !

Dans le procès du prince et de la princesse Alphonse de Chimay devant le tribunal civil de Tournai, Me Robinet de Cléry plaide pour la princesse. Me Lejeune l'écoutait avec un sourire railleur qui finit par impatience l'avocat parisien.

— Je ne vois pas, dit-il, s'interrompant, qu'il y ait de quoi rire dans ce que je dis.

— Je ne ris pas de ce que vous dites, répondit Me Lejeune en saluant de la toque, je ris de ce que je vais vous répondre tout à l'heure.

*Monsieur Jarnieu*. — Dis donc, ma femme, si tu n'as pas été la boîte de cigares de 10 centins que j'avais mis derrière le comptoir, quelqu'un l'a volée.

*Madame Jarnieu*. — C'est-y possible ! Une boîte de cent ! Voilà dix piastres à l'eau.

*Monsieur Jarnieu*. — Ce n'est pas si mauvais que cela ; mais ils m'ont bien coûté deux piastres et quart.

## SERVICE D'AMI

*Jules*. — Viens dîner chez moi, Ernest.

*Ernest*. — Ta femme m'attend-elle ?

*Jules*. — Non, et c'est le beau de la chose ; elle m'a fait une scène ce matin et je veux la faire enrager.

## DANS LA MAJORITÉ

*Le mendiant*. — Faites la charité à un pauvre infirme.

*Une bonne âme*. — De quoi souffrez-vous ?

*Le mendiant*. — De mes finances.

## L'ÉVOLUTION EN MUSIQUE

*Le nouveau marié*. — Vrai, Henri, j'ai pris un ange.

*Le vieux marié*. — Je n'en doute pas ; mais attend un peu.

*Le nouveau marié*. — C'est la douceur même. Sa voix résonne comme une harpe. Ses...

*Le vieux marié*. — Dans un an, elle sera un accordéon.

*Le nouveau marié*. — Comment cela !

*Le vieux marié*. — Plus tu voudras la fermer, plus elle fera de bruit.

## LES TRAITS CARACTÉRISTIQUES D'UN VIEUX GARÇON

Voulez-vous savoir si vous êtes reçu vieux garçon ? Examinez si vous répondez à ce qui suit :

Si vous préparez le soir le rasoir et le papier pour votre barbe du lendemain ;

Si vous vous tenez les doigts ouverts de peur de faire un pli à vos gants ;

Si vous ne pouvez dormir avant d'avoir constaté que votre drap ne fait pas un pli ;

Si vous laissez la maison d'un ami au milieu de la soirée pour ne pas avoir à reconduire une dame ;

Si vous restez couvert dans une salle de lecture, de peur de prendre le rhume ;

Si vous relevez votre collet pardessus les oreilles chaque fois qu'il y a apparence de mauvais temps ;

Si vous n'emportez plus de livre de prière à la messe, de peur de passer pour avoir besoin de lunettes ;

Si vous préférez un bon feu de grille et votre robe de chambre aux plus beaux yeux noirs du monde ;

Si le *rum punch*, le bonnet de nuit et la chemise de flanelle sont le dernier mot de votre félicité.

Il y a actuellement 170,000 milles de téléphone en opération aux États-Unis. Il y passe plus d'un million de messages par jour.

Le Japon produit les allumettes chimiques genre *safety*, à raison de 3 centins par douzaines de boîtes. Pourquoi n'en fait-on pas venir de là ?

La plus longue distance sur laquelle on puisse se faire entendre par le téléphone est jusqu'à présent 750 milles, savoir entre Portland et Buffalo.

On peut transmettre un télégramme de Victoria, Vancouver à Singapore, Madras et Bombay, dans les Indes en 15 minutes par voie de Montréal, de l'Angleterre et du Canal Suez.

Le trousseau de noces de l'Impératrice de Chine a rempli 600 caisses dont le poids exigeait chacune la force de deux hommes. Les deux autres femmes de l'Empereur avaient chacune 200 caisses.

Voilà bien un indice de la haine qui existe entre l'Allemagne et la France. Les deux sœurs de l'empereur Guillaume qui se marient l'été prochain excluent tout article français de leur trousseau, ni soie, ni dentelles françaises.

En 1879, la Grande Bretagne importait 123,000,000 livres de thé de Chine et seulement 23,000,000 livres des Indes. Cette année elle importe seulement 87,000,000 livres de thé de Chine et 93,000,000 des Indes. Règle générale, le thé chinois est falsifié et le thé indien ne l'est pas.

## CHRONIQUE

De tous les mois remarquables, le mois de septembre est le champion. Il ferme l'été princièrement et ouvre l'automne en grand seigneur, d'autant plus qu'il ne se borne pas à ouvrir des saisons. A partir des collèges et des couvents, en passant par les cours de justice pour arriver jusqu'aux gouvernements en conseil, il remet tout en marche, sans oublier la saison de la chasse et des huîtres. Que peut-on demander de plus à un mois qui nous restitue les Malpègues, car enfin, les voilà revenues, ces charmantes bêtes du bon Dieu qui réunissent en elles toutes les perfections. On ne sait pas ce qu'elles pensent ; mais on sait bien ce qu'elles valent. Elles sont sages, discrètes et toujours prêtes à se rendre agréables, sans discuter sur la sauce à laquelle on les met. Avec cela, incomparables mères de famille, puisqu'un seul sujet de cette charmante tribu donne le jour, tous les ans, à un million et demi de petits citoyens mollusques. A cette beauté morale de l'huître s'ajoute une supériorité physique, qu'un savant, le professeur Huxley vient de mettre en relief. Sous des dehors assez indifférents, l'huître cache, paraît-il, un mécanisme merveilleux. Étudiée au microscope elle offre un assemblage de pièces de la plus belle conception. Et puis, elle seule jusqu'à présent a trouvé le secret de produire les perles.

Ah ! c'est un être privilégié !

\* \* \*

En examinant une des gravures que publie le SAMEDI d'aujourd'hui, *La discipline à Haïti*, nous avons dû penser à ce pauvre Achintre, mort il y a quelques années et que tout le monde a

connu. C'était le causeur par excellence et il serait difficile d'exprimer le charme qu'il mettait à décrire les mœurs de cette république noire, où il avait failli, pendant un temps, devenir l'un des confidents du président Jeffard. Tous deux furent emportés par une des révolutions périodiques de ce pays ; et c'est à la suite de cet échec qu'il vint s'échouer sur le Canada. La légende au bas de la gravure du SAMEDI est la reproduction textuelle de son récit. Ce n'est pas une charge, mais une photographie.

\* \* \*

Il y a dans le SAMEDI d'aujourd'hui une autre gravure de peu d'apparence, d'aucune signification humoristique ; mais qui devra exciter un certain intérêt : c'est le portrait de Christophe Colomb, qu'on vient de retrouver dans un des bureaux du Conseil Municipal de New-York. La dernière fois qu'il en avait été question c'était dans le *City Manual* de 1844 où il est dit dans l'énumération des tableaux appartenant à la ville : "Columbus-Original." Malgré toutes les recherches, personne ne connaît l'origine de ce tableau et les circonstances dans lesquelles il est venu en possession de la ville.

\* \* \*

On ne sait pas tout ce qu'il y a d'éloquence dans notre pays. J'entre l'autre jour dans une salle d'encan de Montréal. On y vendait les restants d'un vieux ménage. Je n'ai pas été peu ému d'entendre l'encanteur s'écrier : "Si mon père et ma mère étaient ici et s'ils n'achetaient pas cette soupière pour un écu, il serait de mon devoir de fils de leur dire, et à tous les deux à la fois, qu'ils sont traîtres à leur pays et à eux-mêmes."

Ce mouvement d'éloquence me rappelle une fugue un peu forcée de Lord Erskine, le premier du nom ennoblé, qui en plaidant dans une cause de violation de brevet, s'écria : "Pourquoi ne pas encourager le génie qui produit tant de choses merveilleuses ? Tenez voici les boucles que je porte moi-même à mes souliers. Que diraient mes ancêtres s'ils sortaient de leurs tombeaux et me voyaient avec un tel ornement ?"

—J'oserais dire qu'ils seraient surpris, reprend son adversaire, M. Stingay, de vous voir déroger à leur habitude d'aller nu-pieds.

\* \* \*

Tandis que les gouvernements s'étudient à décupler la puissance destructive de la nitroglycerine et de ses composés, la science, comme par une dérision du sort, est à enroller ce produit dans la légion des bienfaiteurs. Depuis le décernement du prix de \$25,000 par l'Académie de Médecine de Paris au Dr Richardson de Londres pour la découverte des propriétés de la nitroglycerine dans les maladies du cœur, les études se sont dirigées de ce côté. Le Dr Richardson semble assurer, au moyen d'une dose variant de 1 centième à un vingt-cinquième de grain de nitroglycerine, le succès absolu contre l'angine pectorale (névralgie du cœur).

Il est facile de détruire les propriétés explosives de la nitroglycerine en la mettant dans l'alcool dans la proportion d'une partie de nitroglycerine pour 99 parties d'alcool. La science a même trouvé un nom à ce mélange, elle l'appelle : *Trinitrine* ; elle prétend par son aide faire des miracles dans la maladie des reins et surtout le *Bright's Disease*.

\* \* \*

On trouve extraordinaire qu'un homme saute d'une tour de 150 pieds. Ça l'est peut-être à un certain point de vue ; mais si nous avions seulement la vaillance d'une puce, nous sauterions de la Tour Eiffel et sans filet.

Pour nous en convaincre, il n'y a qu'à faire la proportion. Un homme de 5 pieds 8 pouces est 2448 fois plus haut qu'une puce. Une puce saute 6 pouces, un homme devrait sauter 1224 pieds et retomber sur les jambes.

\* \* \*

Quand j'entends une serinette dans les rues, je ne puis m'empêcher de songer au tourment dont cet instrument accable le célèbre musicien Verdi. Un ami qui était allé le voir l'an dernier à une place d'eau, fut fort surpris de le trouver logé dans un appartement étroit, où il mangeait, couchait et vivait. — "Oh ! mais, dit-il, j'ai de meilleures chambres que cela ; seulement elles sont engagées." Et disant cela, il ouvre une porte et montre deux pièces remplies de serinettes. Il y en avait quatre-vingt quinze. — "Voyez-vous, reprit-il, j'étais venu ici pour me reposer et j'ai été obligé de les acheter pour avoir la paix."

\* \* \*

Jusqu'à présent il n'était sorti que de la poussière de la démolition de nos rues et de la reconstruction des trottoirs. Mais voilà qu'un rayon de poésie déchire ce sinistre voile de mortier et nous réconcilie avec la vie. La semaine dernière un de nos élégants conduisait une dame, charmante du reste, mais incommodée d'un embonpoint qui l'a fait sortir de la classe des sylphides. Vainement le cocher tâcha d'arriver jusqu'à la pierre du marchepied ; mille obstacles l'empêchèrent. Alors le monsieur descend et de son ton le plus engageant dit à la dame :

— Comme il y a de la boue partout, permettez, madame, que je vous porte sur le trottoir.

— Mais, monsieur, vous n'avez pas songé au poids dont je suis accablé !

— Madame, ce sera pour moi un jeu. Je suis habitué dans mon magasin à transporter des barils de sucre.

TOUCHE À TOUT.

## LES DIFFÉRENTES CÉLÉBRATIONS DE NOCES

Voici les différents anniversaires de mariage que l'on célèbre aux États-Unis :

Après un an de mariage, on célèbre les noces de *sucre*.

Après trois ans, les noces de *papier*.

Après cinq ans, les noces de *bois*.

Après dix ans, les noces de *fer-blanc*.

Après quinze ans, les noces de *étain*.

Après vingt ans, les noces de *laiton*.

Après vingt-cinq ans, les noces de *argent*.

Après cinquante ans, les noces de *or*.

Après soixante ans, les noces de *diamant*.

## POUR ENCOURAGER SA FEMME

La scène est dans un atelier photographique. La jeune femme est prise d'un rire incontrôlable, qui empêche l'artiste de procéder.

— Allons, Nelly, reprend le mari, reviens à toi ; songes à autre chose. Pense, par exemple, à ton pauvre père qui est en prison ; pense au temps que tu étais deux jours sans manger avant que je ne t'épousasse.

Il n'y a qu'un reproche à la photographie qui en est résulté, c'est que Nelly y est un peu sérieuse.

Ne jamais juger sans voir les deux côtés de l'affaire

UN NOUVEAU RECORDER CHEZ JOE BEEF



*La mère.*—James, tu viens encore de te battre. Je vois cela dans tes yeux.

*James.*—C'est les yeux de l'autre garçon que tu devrais voir.



*Un tramp* (qui n'a pas bien euvé son vin et qui en appercevant l'homme de police, se croit en cour).—Pristi que je n'ai pas de chance ! Chaque fois qu'ils m'amèment ici c'est toujours un juge nouveau qui s'étrene sur moi. Avec ce gros barbu noir sur le banc, j'en attrape bien pour trois mois.

### LA DISCIPLINE MILITAIRE A HAITI



*Le capitaine.*—Tambou, battez.

*Le porte tambour.*—Li pas battu tambou. Vous di monsieur Tambou.

*Le capitaine.*—Monsieu Tambou, battez.

*Le porte tambour.*—Li pas battu.

*Le général.*—Pourquoi li tambou pas battu ?

*Le porte tambour.*—Pourquoi li pas fait nous touné coté des melons ?

### PORTRAIT DE CHRISTOPHE COLOMB



(L'original vient d'être retrouvé à New-York.)



OUVERT LE DIMANCHE

Comment le sportman peut donner des preuves indiscutables de ses exploits de pêche.



La prise, telle qu'elle est devant l'appareil photographique.



La photographie.

## VOYAGE DE GULLIVER A BRODIGNAG

(Suite)

Le pays est très peuplé, car il contient cinquante et une villes, près de cent bourgs entourés de murailles, et un bien plus grand nombre de villages et de hameaux. Pour satisfaire le lecteur curieux, il suffira peut-être de donner la description de *Lorbrulgrad*. Cette ville est située sur une rivière qui la traverse et la divise en deux parties presque égales. Elle contient plus de quatre-vingt mille maisons et environ six cent mille habitants ; elle a en longueur trois *glouhungs* (qui font environ cinquante-quatre milles d'Angleterre), et deux et demi en largeur, selon la mesure que j'en ai pris sur la carte royale, dressée par les ordres du roi, qui fut étendue sur la terre exprès pour moi, et était longue de cent pieds.

Le palais du roi est un bâtiment assez peu régulier ; c'est plutôt un amas d'édifices qui a environ sept milles de circuit ; les chambres principales sont hautes de deux cent quarante pieds, et larges à proportion.

On donna un carrosse à *Glumdelith* et à moi, pour voir la ville, ses places et ses hôtels. Je supputai que notre carrosse était environ en carré comme la salle de Westminster, mais pas tout à fait si haut. Un jour, nous fîmes arrêter le carrosse à plusieurs boutiques, où les mendiants profitant de l'occasion, se rendirent en foule aux portières, et me fournirent les spectacles les plus affreux qu'un œil anglais ait jamais vus. Comme ils étaient difformes, estropiés, sales, malpropres, couverts de plaies, de tumeur et de vermine, et que tout cela me paraissait d'une grosseur énorme, je prie le lecteur de juger, de l'impression que ces objets firent sur moi, et de m'en épargner la description.

J'eus en cette circonstance, et plus tard en beaucoup d'autres pendant mon séjour à *Lorbrulgrad*, l'occasion de constater un fait qu'il ne sera peut-être pas inutile de mentionner ici parce qu'il pourra servir d'instruction à ceux qui tiennent à connaître les choses telles qu'elles sont dans la réalité.

Je remarquai donc, en considérant les habitants de cette ville, hommes ou femmes, que bien des difformités et des imperfections du corps humain échappent à notre attention et à notre critique parce qu'elles ne nous apparaissent que lorsqu'elles sont grossies au point de frapper la vue même de ceux qui sont le moins experts dans l'art de l'observation. Tel visage, par exemple, que nous trouvons d'une beauté régulière et où tout, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les joues, le front, nous semble si admirable qu'en le contemplant nous éprouvons toutes les formules de l'enthousiasme, devient, au contraire, horrible et souvent répugnant dès que nous l'examinons à l'aide d'un microscope. Nous découvrons alors combien cette peau que nous croyions lisse ou veloutée est rude, peu unie, boursoufflée, ridée, avec des taches et des trous que l'instrument grossissant nous montre aussi larges qu'une assiette. Je supplie le beau sexe de mon pays de ne pas me savoir mauvais gré de cette observation. Il importe peu à celles que nous sommes convenus d'appeler belles d'être laides pour des yeux perçants qui ne les verront jamais. Ce qu'elles demandent c'est que leur beauté, ne fût-elle dans l'œuvre de la nature qu'une illusion, ne soit pas mise en doute et en discussion. Aussi était-il très habile, ce philosophe de l'antiquité, qui enseignait comme un axiome qu'il n'y a point d'être laids, puisque tout ce qui est sorti des mains de l'auteur du monde est nécessairement parfait. Il était sûr ainsi de rallier au moins toutes les femmes à sa doctrine. Il savait sans doute fort bien ce qu'il en est ; mais les philosophes, lorsqu'ils voient une beauté, voient comme tout le monde et ne sont plus philosophes.

La reine qui m'entretenait souvent de mes voyages sur mer, cherchait toutes les occasions possibles de me divertir quand j'étais mélancolique. Elle me demanda un jour si j'avais l'adresse de manier une voile et une rame, et si un peu d'exercice en ce genre ne serait pas convenable à ma santé. Je répondis que j'entendais tous les deux assez bien, car, quoique mon emploi particulier eût été celui de chirurgien, c'est-à-dire

médecin de vaisseau, je m'étais trouvé souvent obligé de travailler comme matelot ; mais j'ignorais comment cela se pratiquait dans ce pays, où la plus petite barque était égale à un vaisseau de guerre de premier rang parmi nous ; d'ailleurs, un navire proportionné à ma grandeur et à mes forces n'aurait pu flotter longtemps sur leurs rivières, et je n'aurais pu le gouverner. Sa Majesté me dit que, si je voulais, son menuisier me ferait une petite barque, et qu'elle me trouverait un endroit où je pourrais naviguer. Le menuisier, suivant mes instructions, dans l'espace de dix jours me construisit un petit navire avec tous ses cordages, capable de tenir commodément huit Européens. Quand il fut achevé, la reine donna ordre au menuisier de faire une auge de bois, longue de trois cents pieds, large de cinquante, et profonde de huit, laquelle étant bien goudronnée, pour empêcher l'eau de s'échapper, fut posée sur le plancher, le long de la muraille, dans une salle extérieure du palais : elle avait un robinet bien près du fond, pour laisser sortir l'eau de temps en temps, et deux domestiques la pouvaient remplir dans une demi-heure de temps. C'est là que l'on me fit ramer pour mon divertissement, aussi bien que pour celui de la reine et de ses dames, qui prirent beaucoup de plaisir à voir mon adresse et mon agilité. Quelquefois je haussais ma voile, et puis c'était mon affaire de gouverner pendant que les dames me donnaient un coup de vent avec leurs éventails ; et, quand elles se trouvaient fatiguées, quelques-uns des pages poussaient et faisaient avancer le navire avec leur souffle, tandis que je signalais mon adresse à tribord et bâbord, selon qu'il me plaisait. Quand j'avais fini, *Glumdelith* reportait mon navire dans son cabinet et le suspendait à un clou pour sécher.

Dans cet exercice, il m'arriva une fois un accident qui pensa me coûter la vie, car, un des pages ayant mis mon navire dans l'auge, une femme de la suite de *Glumdelith* me leva pour me mettre dans le navire ; mais il arriva que je glissai d'entre ses doigts, et j'aurais infailliblement tombé de la hauteur de quarante pieds si, par le plus heureux hasard je n'eusse pas été arrêté par une grosse épingle piquée dans le tablier de cette femme. La tête de l'épingle passa entre ma chemise et la ceinture de ma culotte, et ainsi je fus suspendu en l'air jusqu'à ce que *Glumdelith* accourût à mon secours.

Une autre fois, un des domestiques, dont la fonction était de remplir mon auge d'eau fraîche de trois jours en trois jours, fut si négligent, qu'il laissa échapper de son eau une grenouille très grosse sans l'apercevoir.

La grenouille se tint cachée jusqu'à ce que je fusse dans mon navire ; alors, voyant un endroit pour se reposer, elle y grimpa, et le fit tellement pencher que je me trouvai obligé de faire le contre-poids de l'autre côté pour empêcher le navire de s'enfoncer ; mais je l'obligeai à coups de rames de sauter dehors.

Voici le plus grand péril que je courus dans ce royaume. *Glumdelith* m'avait enfermé au verrou dans son cabinet, étant sorti pour des affaires, ou pour faire une visite. Le temps était très chaud, et la fenêtre du cabinet était ouverte, aussi bien que les fenêtres et la porte de ma boîte ; pendant que j'étais assis tranquillement et mélancoliquement près de ma table, j'entendis quelque chose entrer dans le cabinet par la fenêtre, et sauter çà et là. Quoique j'en fusse un peu alarmé, j'eus le courage de regarder dehors, mais sans abandonner ma chaise ; et alors je vis un animal capricieux, bondissant et sautant de tous côtés, qui enfin s'approcha de ma boîte et la regarda avec une apparence de plaisir et de curiosité, mettant sa tête à la porte et à chaque fenêtre. Je me retiai au coin le plus éloigné de ma boîte ; mais cet animal, qui était un singe, regardant dedans de tous côtés, me donna une telle frayeur, que je n'eus pas la présence d'esprit de me cacher sous mon lit, comme je pouvais faire très facilement. Après bien des grimaces et des gambades, il me découvrit ; et fourrant une de ses pattes par l'ouverture de la porte, comme fait un chat qui joue avec une souris, quoique je changeasse souvent de lieu pour me mettre à couvert de lui, il m'attrapa par les pans de mon

justaucorps (qui, étant fait du drap de ce pays, était épais et très fort), et me tira dehors. Il me prit dans sa patte droite, et me tint comme une nourrice tient un enfant, et de la même façon que j'ai vu la même espèce d'animal faire avec un jeune chat en Europe. Quand je me débattais, il me pressait si fort, que je crus que le parti le plus sage était de me soumettre et d'en passer par tout ce qui lui plairait. J'ai quelque raison de croire qu'il me prit pour un jeune singe, parce qu'avec son autre patte il flattait doucement mon visage.

Il fut à coup interrompu par un bruit à la porte du cabinet, comme si quelqu'un eût tâché de l'ouvrir ; soudain il sauta à la fenêtre par laquelle il était entré, et, de là, sur les gouttières, marchant sur trois pattes et me tenant de la quatrième jusqu'à ce qu'il eût grimpé à un toit attenant au nôtre. J'entendis dans l'instant venir des cris pitoyables à *Glumdelith*. La pauvre fille était au désespoir, et ce quartier du palais se trouva tout en tumulte : les domestiques coururent chercher des échelles ; le singe fut vu par plusieurs personnes assises sur le faite d'un bâtiment, me tenant comme une poupée dans une de ses pattes de devant, et me donnant à manger avec l'autre, fourrant dans ma bouche quelques viandes qu'il avait attrapées, et me tapant quand je ne voulais pas manger, ce qui faisait beaucoup rire la canaille qui me regardait d'en bas, en quoi ils n'avaient pas tort, car, excepté pour moi, la chose était assez plaisante. Quelques-uns jetèrent des pierres, dans l'espérance de faire descendre le singe ; mais on défendit de continuer, de peur de me caser la tête.

Les échelles furent appliquées, et plusieurs hommes montèrent. Aussitôt le singe, effrayé, décampa et me laissa tomber sur une gouttière. Alors un des laquais de ma petite maîtresse, honnête garçon, grimpa, et, me mettant dans la poche de sa culotte, me fit descendre en sûreté.

J'étais presque suffoqué des ordures que le singe avait fourrées dans mon gosier ; mais ma chère petite maîtresse me fit vomir, ce qui me soulagea. J'étais si faible et si froissé des embrassades de cet animal, que je fus obligé de me tenir au lit pendant quinze jours. Le roi et toute la cour envoyèrent chaque jour pour demander des nouvelles de ma santé, et la reine me fit plusieurs visites pendant ma maladie. Le singe fut mis à mort, et un ordre fut porté, faisant défense d'entretenir désormais aucun animal de cette espèce auprès du palais. La première fois que je me rendis auprès du roi, après le rétablissement de ma santé, pour le remercier de ses bontés, il me fit l'honneur de railler beaucoup sur cette aventure ; il me demanda quels étaient mes sentiments et mes réflexions pendant que j'étais entre les pattes du singe ; de quel goût étaient les viandes qu'il me donnait, et si l'air frais que j'avais respiré sur le toit n'avait pas aiguë mon appétit ? Il souhaite fort de savoir ce que j'aurais fait en une telle occasion dans mon pays. Je dis à Sa Majesté qu'en Europe nous n'avions point de singes, excepté ceux qu'on apportait des pays étrangers, et qui étaient si petits qu'ils n'étaient point à craindre, et qu'à l'égard de cet animal énorme à qui je venais d'avoir affaire (il était, en vérité, aussi gros qu'un éléphant) si la peur m'avait permis de penser aux moyens d'user de mon sabre, (à ces mots, je pris un air fier et mis la main sur la poignée de mon sabre), quand il a fourré sa patte dans ma chambre, peut-être je lui aurais fait une telle blessure qu'il aurait été bien aise de la retirer plus promptement qu'il ne l'avait avancée. Je prononçai ces mots avec un accent ferme, comme une personne jalouse de son honneur et qui se sent. Cependant mon discours ne produisit rien qu'un éclat de rire, et tout le respect dû à Sa Majesté de la part de ceux qui l'environnaient ne put les retenir ; ce qui me fit réfléchir sur la sottise d'un homme qui tâche de se faire honneur à lui-même en présence de ceux qui sont hors de tous les degrés d'égalité ou de comparaison avec lui ; et cependant ce qui m'arriva alors, je l'ai vu souvent arriver en Angleterre, où un petit homme de néant se vante, s'en fait accroire, tranche du petit seigneur et ose prendre un air important avec les plus grands du royaume, parce qu'il a quelque talent.

(A continuer.)

## HISTOIRE D'UN FIACRE

ÉCRITE PAR LUI-MÊME

Ne craignez pas que je jure ni sacre,  
En vous disant ma vie et mes malheurs ;  
Je sais qu'on doit du respect aux lecteurs ;  
Mais excusez si j'écris comme un fiacre.

Voici le récit abrégé  
De ma très longue carrière :  
De quatorze ans je suis âgé,  
Et mon pauvre très-cher grand-père  
Fut un vieux peuplier,  
Ma grand'mère un noyer,  
Mon grand-cousin un chêne,  
Mon père était un pin,  
Moi, je suis un sapin,  
Roulant à perdre haleine.

Vendu pour l'hymen solennel  
D'un d'âne avec une rentière,  
En grande étiquette à l'autel  
Je les menai sur mon derrière.  
L'un bâillait, l'autre soupirait ;  
Moi, m'amusant des plaisirs qu'offre  
Un mariage d'intérêt,  
Tout bas je riais comme un coffre.

En prudent administrateur,  
Dès le lendemain de sa noce,  
Mon maître vendit son carrosse  
A certain riche fournisseur,  
Que je crus natif d'Angleterre,  
A son pas lourd son air épais,  
Et plus encore à la manière  
Dont il écorchait le français.

C'était toujours la même course :  
Et je roulais comme un torrent,  
Du club, de la banque à la Bourse,  
Et de la Bourse au restaurant,  
Du restaurant chez sa Clarisse  
Où, plein de viande et de vin,  
Mon très-cher maître avec délice  
Ronflait d'ur jusqu'au lendemain.

Mais comme il allait trop grand train,  
Une ornière sur son passage,  
Fit trébucher, un beau matin,  
L'homme, l'argent et l'équipage.  
Ne pouvant pas aller plus loin,  
Mon bon Monsieur changea de notes,  
Et finit par manger le foin  
Qu'il avait fourré dans ses bottes.

Tombant alors au pouvoir  
D'un loueur de voitures,  
Qui, par état, doit savoir  
Rajeunir les tournures,  
Je repris en moins d'un jour  
Une apparence neuve,  
Un jour je fus retenu pour  
Les noces d'une veuve.

Dans cette condition !  
Que je voyais de visages,  
Que de petits personnages  
A grande prétention !  
Je conduisais chez un cuistre  
Un artiste renommé ;  
Je menais chez le ministre  
Un quémandeur affaîné.

A la fin pourtant je me lasse,  
De me trimballer âme et corps  
Et je voudrais (mais vains efforts !)  
Demeurer quelque temps en place.  
Pour ne plus me faire rouer,  
Caracoller et secouer,  
A quel saint dois-je me vouer ?  
Eh ! bien dans l'ennui qui m'obsède,  
Invoquons *saint Fiacre* à notre aide.

A peine avais-je dit ces mots,  
D'une voix vraiment épuisée,  
Lorsque sur ma carcasse usée  
Je vois poindre des numéros.  
Avec les armes de la ville.  
Puis retapant mon corps débile,

Comme tout bon procédurier,  
*Saint Fiacre* me met à la file,  
Sur la Place Jacques-Cartier.

Là, chacun attend son voyage ;  
Ah ! que les fiacres sont heureux !  
Le vrai bonheur n'est que pour eux.  
Un temps sec, un ciel sans nuage,  
Reposaient mes ressorts usés :  
Je riais d'être sans ouvrage,  
Et je chantais les bras croisés :  
Ah ! que les fiacres sont heureux !  
Le vrai bonheur n'est que pour eux.

Mais tout à coup, adieu douces chimères,  
L'eau par torrents, sans pitié, fond sur nous,  
Les ruisseaux sont des rivières ;  
Les passants dans mes confrères  
Se jettent tous  
Sous dessus dessous,  
Et moi, plein comme un œuf,  
Gagnant au large  
Avec ma charge,  
Je pousse mon essor  
Du côté du Windsor.

Je crevais sous le fardeau  
D'un grand père et d'une mère,  
D'une sœur, d'un petit frère,  
Et d'un enfant au berceau ;  
D'un parrain, d'une marraine,  
D'une bonne et d'une chienne,  
Qui tous, chantant leur antienne,  
Faisaient un salbat d'enfer...  
C'est en vain que le fouet claque,  
Je me détraque et je craque :  
Un *sapin* n'est pas de *fer*.

Me voilà, sans connaissance,  
Etendu... quel triste sort !  
Sans doute, à ma défaillance,  
On a cru que j'étais mort,  
Car, en sortant des ténèbres  
Qui menaçaient mon destin,  
Ce fut aux pompes funèbres  
Que je me vis le lendemain,  
Pour me refaire la main.

De cet étrange domicile,  
Je commençais à m'effrayer  
Quand l'autre jour, pour m'égayer,  
Un badigeonneur de la ville,  
Armé d'un pinceau, vint me voir,  
Et me changea du brun au noir.

Hier, pour ma première sortie,  
Je suivis un de nos banquiers.  
Et dans ma caisse rétablie  
J'avais ses plus chers héritiers.  
Aux regrets bien loin d'être en proie,  
De rire ils paraissaient en train...  
Mais puisque l'on pleure de joie,  
Ils pouvaient rire de chagrin.

Remplis des châteaux en Espagne  
Qu'ils bâtissaient dans l'avenir,  
Ils arrivent à la montagne  
Où tôt ou tard on doit finir...  
Et, tout à la philosophie,  
Moi, je me disais en montant :  
C'est donc ainsi que l'on descend  
Le fleuve de la vie !

Que de culbutes tour à tour !  
Hélas ! depuis mon premier maître.  
Il ne me manque plus que d'être  
Ou fourgon, ou charrette un jour.  
Par mes dorures,  
Par mes peintures,  
J'éblouissais  
Ceux que j'éclaboussais.  
Grandeur passée !  
Gloire éclipse !  
*Quantum ego*  
*Mutatus ab illo !*  
Mais du temps qui toujours s'écoule  
Rien ne peut arrêter l'essor ;  
Tant bien que mal je roule encor,  
Et je me moque de la foule.

## MOTS D'ENFANTS

— Dis donc, petit, il a l'air bien vieux, ton grand père ; sais-tu quel âge il a ?

— J'sais pas, m'sieur, mais pour sûr qu'il ne doit pas être jeune. Je l'ai toujours vu à la maison.

Une odeur compromettante se répand dans l'appartement. Jack qui a la conscience de sa culpabilité veut prévenir les coups.

— Commences-tu à sentir, maman ? Je suis à dessiner un fromage raffiné.

*La petite Nancy*, (se croyant obligée de tenir compagnie à une visiteuse). — Avez-vous des petites filles chez vous ?

*La visiteuse*. — Oui, deux.

*Nancy*. — Êtes-vous obligée de leur donner le fouet de temps en temps ?

*La visiteuse*. — Malheureusement oui, quelquefois.

*Nancy*. — Avec quoi les battez-vous ?

*La visiteuse*. — Avec ma pantoufle.

*Nancy* (avec conviction, au moment où sa mère entre). — Vous devriez vous servir d'une épingle à cheveux. C'est ce que maman emploie ; et ça fait un mal !

*Le professeur*. — Thomas, comment se fait-il que vos habits soient déchirés et couverts de poussière. (Pas de réponse). — Regarde comme Alfred est bien mis et propre, lui.

Lève-toi, Alfred, et fais connaître à la classe pourquoi tu es si propre quand Thomas est si sale.

*Alfred*. — Parce que c'est moi qui lui ai donné la volée.

*La mère*. — Est-ce toi qui as écrit cela sur la palissade, Ernest ?

*Le petit Ernest* (d'un air dédaigneux). — Penses-tu, en bonne vérité, que je prendrais la peine d'écrire avec de la craie, lorsque j'ai un couteau dans ma poche ?

## LA DIFFICULTÉ DE CHOISIR UN PARTI.

*M. Romarin*. — T'occupes-tu de politique, maintenant, César ?

*César Bonnepouge*. — Oui et non ; c'est-à-dire que je m'en mêle et que je ne m'en mêle pas. J'ai la promesse des rouges d'avoir une bonne place, et j'ai un pressentiment du bon Dieu que je ne l'aurai pas.

## FLIRTER EST UN VIEUX MOT FRANÇAIS.

*Flirter* (qui se prononce *fleuster*) est un vieux mot français dont nous avons gardé l'équivalent : *couler fleurettes*, et que Guillaume le Conquérant a imposé à l'Angleterre conquise. Il nous est depuis revenu sous cette forme exotique : *Flirter*, sans nous douter que nous ne faisons que reprendre notre bien. On l'a démarqué et nous ne le reconnaissons plus. Nos aïeux disaient : *Fleureter*, et l'expression était charmante.

## UN BON TRUC

*Une femme excitée* (à un gamin). — Tu vois cette buvette là-bas. Tu peux gagner trente sous si tu vas y faire une commission.

*Le gamin*. — Je veux bien ; qu'est-ce qu'il faut faire ?

*La femme excitée*. — Mon mari est là, tu le reconnaitras, il a le bout du nez rouge, un collet sale et il a la langue épaisse ; il joue aux cartes. Tu lui diras que sa femme est à la veille d'entrer dans la buvette.

*Le gamin*. — Oui, madame.

Et en vingt secondes, il est de retour. — Je le lui ai dit, madame et non seulement lui, mais toute la boutique a décampé. C'est-il tous vos maris qui étaient là ?

## L'ART D'ÊTRE BELLE

LES MAINS.—SOINS A DONNER AUX ONGLES.—LES ENGELURES, GERÇURES ET CREVACES.—SUEUR DES MAINS.—POIREAUX.

Si on rencontre fort souvent une jolie figure, il faut convenir qu'on rencontre très rarement de belles mains !

Est-ce par ce qu'elles sont plus rares ? oui et non.

Peut-être sont-elles aussi communes que les jolis visages, mais à coup sûr on soigne en général bien moins ses mains que sa figure. Toutes les femmes consulteront leur miroir et constateront d'un air désolé les dégâts qu'auront produit sur leur épiderme le soleil, le froid ou les chagrins, mais la généralité laissera de côté les mains et les ongles.

Cependant la main, ce principal organe du toucher, est sujette elle aussi aux coups du soleil, aux éphélides, aux lentigos, et elle subit aussi le contre-coup des maladies de l'âme.

En effet, à la suite de grands chagrins, de même qu'au début d'une maladie, c'est la main qui maigrit la première. On dit qu'une belle main est un signe de noblesse. Cela n'est pas tout à fait exact ; ce serait plutôt la preuve que les ancêtres ne se livraient pas à de durs travaux. Les personnes, qui descendent de cultivateurs ou dont les ascendants étaient astreints comme les matelots et différents corps d'états à travailler constamment avec les mains, ont les nœuds des phalanges et l'os du pouce beaucoup plus développés de celles dont les ancêtres ne faisaient, comme on dit communément, œuvre de leurs dix doigts.

Les physiologistes ont la prétention de voir toutes sortes de choses dans les mains. Disons qu'ils ne sont pas toujours dans le vrai ; ainsi il est convenu que les mains larges, carrées, fortement construites, dénotent un caractère ferme, un esprit solide ; que les doigts courts, étroits et arrondis sont les signes d'un cœur et d'un esprit faible ; les doigts effilés, signifient douceur et générosité, tandis que les doigts noueux et crochus indiquent l'avarice, l'égoïsme et les instincts grossiers.

On irait loin dans cet ordre d'idées et il serait facile de prouver que le caractère n'a aucun rapport avec les agréments personnels ; cependant il est presque certain que les mains à la peau sèche, dont les muscles offrent de la consistance, sont la preuve d'un caractère droit et d'un esprit net et décidé, tandis que les mains moites, non par la transpiration mais par la mollesse de leur tissu et de leurs muscles, sont l'indice d'un caractère mou, indécis et souvent faux et tortueux. Les artistes et les poètes ont assez généralement la main souple, les doigts longs et lisses, quelquefois spatulés. Les gens qui s'occupent de chiffres et dont les facultés sont portées du côté de l'agiotage, des affaires et du commerce ont presque toujours la main courte ou forte et le bout des doigts carrés.

Ces signes sont fort peu visibles chez la femme par conséquent nous n'avons pas à nous en occuper.

Une belle main, ce qu'on est convenu de nommer une main qui a le cachet de la race, doit être blanche, plus blanche que le visage, surtout d'un blanc plus mat et plus uniforme ; elle doit être délicate, étroite et un peu longue, le dessus sera un peu potelé de façon à ce que les veines ne fassent pas saillie.

La main doit être proportionnée, c'est-à-dire qu'elle doit être en rapport avec le corps. Une toute petite main au bout d'un bras long, fort et charnu est fort laide ; de plus elle doit être parfaitement proportionnée entre ses différentes parties, par exemple : le pouce ne doit pas dépasser l'articulation moyenne du doigt indicateur. Le doigt indicateur doit s'arrêter à l'ongle du doigt du milieu ou majeur. Le quatrième doigt, l'annulaire ne doit arriver que jusqu'au milieu de l'ongle du majeur. Enfin le petit doigt, l'auriculaire, s'arrête à l'articulation des deux dernières phalanges de l'annulaire. Les doigts d'une main bien faite sont plutôt un peu longs et charnus.

Il n'y a rien à faire contre une main trop large ou par trop forte ; si elle est trop grosse

elle diminuera à mesure que l'embonpoint du corps disparaîtra ; si elle est trop maigre, ce qui n'est pas joli à cause des veines qui ressortent, il faut se résoudre à employer les moyens qui font engraisser.

Il existe depuis longtemps des moyens orthopédiques et des appareils pour redresser les doigts crochus. Ni la médecine, ni la chirurgie, ni les cosmétiques ne peuvent faire que les articulations soient dissimulées sous la quantité de graisse nécessaire pour produire de jolies fossettes, quand la main est étendue, et des saillies petites, rondes et gracieuses, quand la main est fermée ; mais il est à la portée de toutes d'avoir la peau fine, douce, unie et très blanche. Avec la beauté des ongles, desquels nous nous occuperons tout spécialement tout à l'heure, c'est ce qui constitue la principale beauté de la main. Car ce qui frappe le regard, avant de pouvoir analyser le reste, c'est la blancheur de la main et le brillant rosé des ongles. C'est une grande séduction qu'une main soignée et nos grands-mères le savaient bien.

Il est vrai que de leur temps la galanterie exigeait que les hommes effleurassent d'un baiser la main des dames, ce qui valait mieux que le *shake-hand* masculin qui nous vient d'Angleterre. Aussi on ne peut imaginer la quantité de pâtes, de pommades, de blancs et de parfums dont elles usaient afin de présenter à leurs admirateurs une main irréprochable, du moins sous le rapport des soins.

Les mains ont besoin, plus encore peut-être que le visage, de soins journaliers, et pour que ces soins aient de l'efficacité il faudrait éviter de se livrer à certains travaux manuels qui déforment la main et rendent la peau rude.

Je ne saurais assez recommander aux femmes qui s'occupent de leur ménage de porter des gants souples et larges toutes les fois qu'elles seront obligées d'épousseter, de balayer ou de faire les lits. Pour celles qui ont le goût du jardinage et qui sont par conséquent souvent à l'air vif, non seulement je conseille les gants, mais une friction de cold-cream avant de mettre les gants afin de prémunir les mains contre le hâle et le froid. Même recommandation aux personnes qui aiment faire le feu elles-mêmes et qui trouvent du plaisir à tisonner.

On entretiendra de cette façon la souplesse et la finesse de la peau.

Chez beaucoup de femmes la rudesse de la peau de la main n'est pas due à un travail manuel, mais à une disposition toute naturelle. Pour combattre cette disposition les plus grands soins sont nécessaires. Avant tout il faut éviter le passage du froid au chaud et réciproquement. Il est important, quand on est disposée à cette sécheresse de la peau des mains, d'éviter l'eau trop chaude et l'eau froide et de les laver dans l'eau tiède en ayant soin de les plonger dans une eau pure, après s'être servi du savon, afin de les débarrasser de la mousse de ce savon ; puis il est important de les sécher complètement avec la serviette, car l'humidité engendre la sécheresse de la peau. Contre cet inconvénient l'eau de son, l'eau de guimauve, l'eau de mauve, l'eau de laitue et toutes les eaux adoucissantes sont excellentes. Elles remplaceront la lotion d'eau pure dont il est parlé plus haut.

Un excellent moyen consiste dans des frictions journalières et plusieurs fois répétées de glycérolé d'amidon ; c'est une des meilleures choses que je connaisse. La glycérine très pure est également excellente. Maintenant quand les mains sont par trop sèches, il faut absolument avoir recours aux gants gras que l'on garde toute la nuit.

L'usage des corps gras a le grand défaut de rendre la main rouge, il faut donc en même temps se servir de cosmétiques qui la rendent blanche, tels que la pâte d'amande au miel. Malgré tout ce qu'on prétend découvrir tout les jours, c'est ce qui existe de plus sérieux. On est sûre au moins d'obtenir un résultat satisfaisant.

Les personnes qui ont naturellement la peau grasse peuvent se servir simplement de la pâte d'amande et de marron d'Inde.

Il est facile de faire un choix dans les recettes qui suivent.

Les corps gras sont destinés aux mains sèches,

les pâtes dans lesquelles on ne rencontrera ni axonge (saindoux), ni huile conviennent aux mains grasses et à toutes les personnes qui désirent avoir les mains d'une extrême blancheur.

Nous recommandons l'usage journalier de ces compositions et surtout du glycérolé d'amidon pur et simple que tous les pharmaciens préparent et que beaucoup de parfumeurs décorent d'un nom pompeux en se contentant d'y ajouter une mixture insignifiante et un parfum quelconque qui leur permettent de vendre très cher ce qui coûte très bon marché.

Ils n'ont pas tort puisqu'ils savent attirer les acheteurs.

On trouvera dans nos recettes des pâtes de savon spéciales pour les mains, sans préjudice des savons et des poudres de savon dont nous donnons les recettes au chapitre savon.

## COSMÉTIQUES POUR ADOUCIR ET BLANCHIR LES MAINS.

## Pâte à la reine

Amandes amères.....	4½ oz.
Miel.....	10 oz.
Huile d'amandes douces.....	4½ oz.
Essence de verveine.....	3 oz.

Noisettes pulvérisées.....	350 grammes
Amandes amères brutes.....	150 —
Huile d'amandes amères.....	125 —
Jaunes d'œufs.....	50 —

Battez ensemble l'huile et les jaunes d'œufs et ajoutez à mesure les noisettes et les amandes.

Battez huit jaunes d'œufs avec huit cuillerées d'huile fine parfumée. Ajoutez à mesure que vous battez 8 grammes de teinture de benjoin, puis mêlez 4 oz. de farine de marrons d'Inde.

## Poudre duchesse

Amandes en farine.....	125 grammes
Farines de marrons d'Inde..	300 —
Carbonate de potasse.....	6 —
Poudres d'Iris.....	50 —

Mélez et prenez une pincée que vous délayez tout en vous lavant les mains.

## Poudres d'amandes simple

Amandes amères.....	350 grammes
Farine de riz.....	250 —
Sel de soude.....	20 —
Essence de Bergamote.....	10 —

Mélez et servez vous-en comme de la précédente.

## Pâte savon pour les mains délicates

Poudre de savon blanc.....	250 grammes
Carbonate de potasse.....	50 —
Sucre.....	20 —
Poudre de marrons d'Inde..	500 —
Essence de citron.....	1 —
Essence de verveine.....	8 —

## Gants gras préparés

Ces gants sont parfaits et conservent les mains souples et blanches. Ceux qu'on vend chez les parfumeurs ne valent pas ceux qu'on prépare soi-même.

Prenez une paire de gants assez longs pour envelopper le poignet, retournez-les, puis frottez-les avec une pâte faite avec de la poudre d'iris et de l'eau de fleur d'oranger ; faites-les sécher à l'ombre et secouez avec soin.

Mettez dans une casserole une cuillerée d'huile d'amandes douces et quatre jaunes d'œufs sur un feu très doux et ajoutez au précédent en mélange environ huit grammes de cire vierge. Lorsque la cire sera fondue, enduisez les gants du mélange à chaud, posez les sur une table et pressez avec un rouleau pour faire sortir ce qu'il y a de trop.

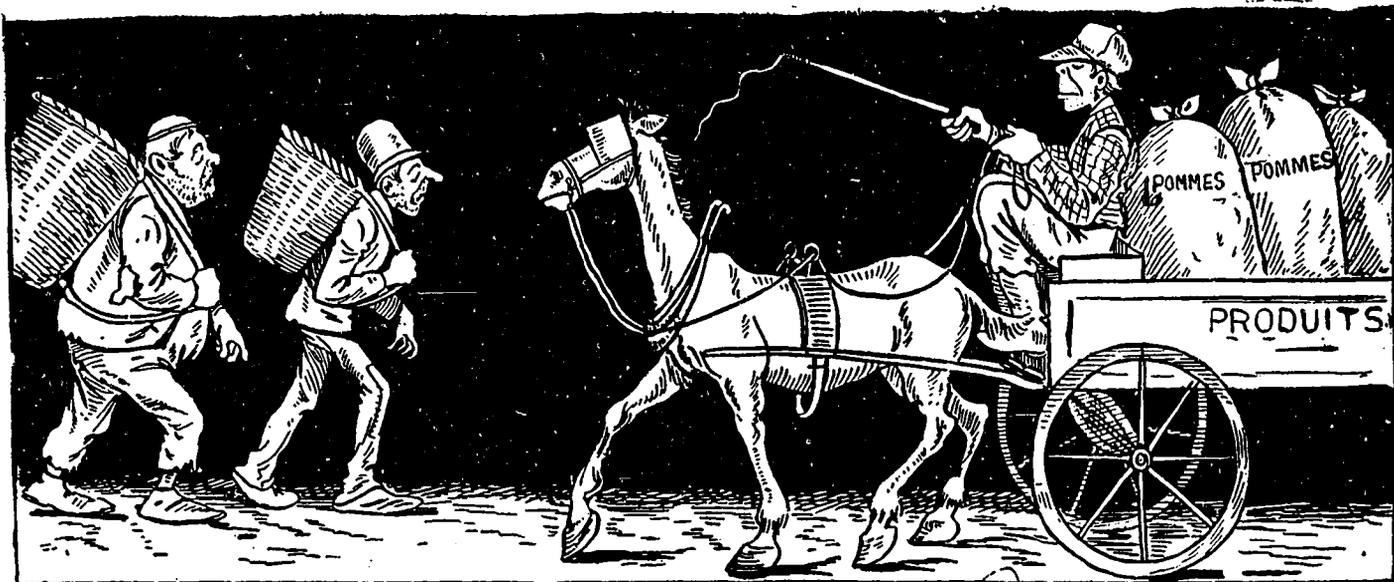
Retournez les gants à l'endroit et recommencez l'opération quand vous verrez qu'ils ne sont plus assez gras.

Ces gants se mettent en se couchant et on les garde toute la nuit.

## Gants gras pour blanchir les mains

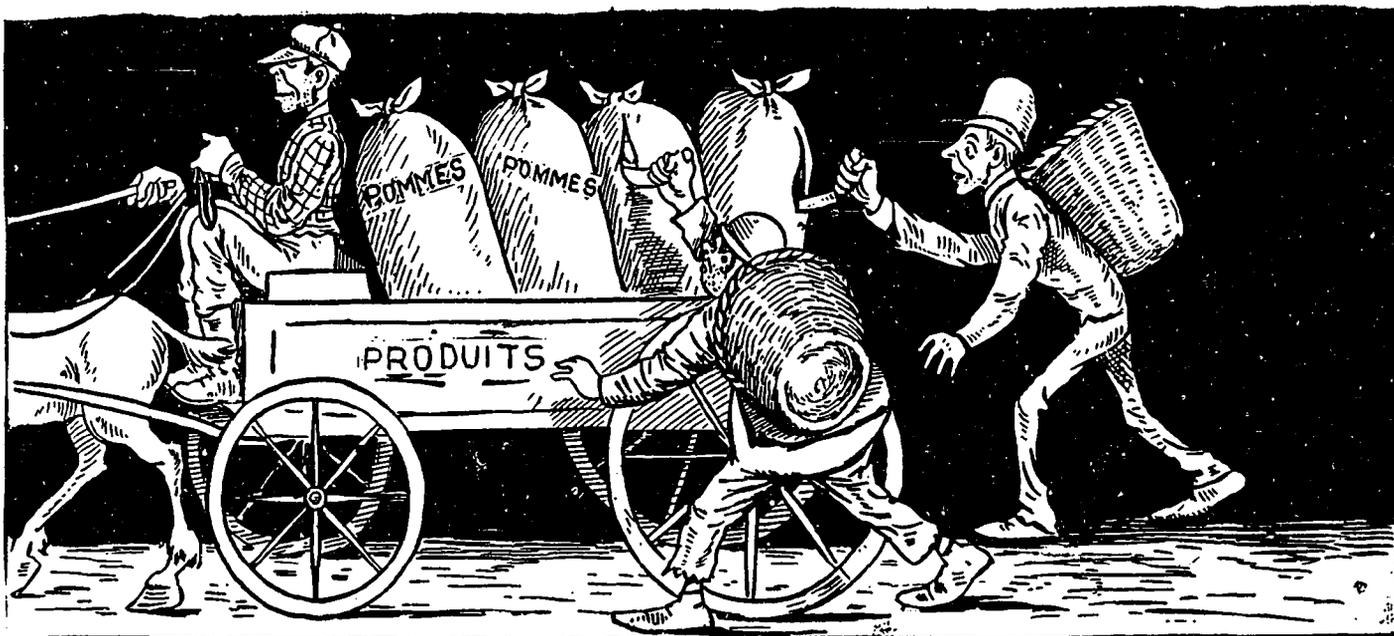
Retournez des gants de Suède très grands et frottez-les avec une pâte composée de poudre d'iris et d'eau de fleur d'oranger. Faites fondre au bain-marie cinq grammes de cire et mêlez avec quelques jaunes d'œufs et une cuillerée d'huile d'amandes douces. Enduisez les gants et retournez-les à l'endroit.

# PAR LE TEMPS QUI COURT ON FAIT SA RECOLTE COMME ON PEUT



I

Rencontre de deux paniers vides et de quatre sacs pleins.



II

Les paniers font une combinaison qui leur assure un monopole.



III

L'organisation étant parfaite...



IV

La satisfaction est générale... pour un bon bout de temps du moins.

E.M. Howarth

## ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

## ET LE POUCE

Dans sa *Linguistique*, Charles Nodier dit que la main a été l'étalon primitif de tous les calculs de l'homme, et que, déployée à l'intérieur sous les yeux, elle lui a enseigné le calcul duodécimal dans les douzes phalanges des quatre doigts articulés verticalement à la paume.

En effet, transportez-vous par la pensée au milieu des marchands d'autrefois. Pour une douzaine, qui représentait les douze phalanges des quatre doigts parallèles, le vendeur ne donnait probablement pas de surrogation ; mais pour deux douzaines et au-dessus, il donnait le *pouce* (le doigt de ce nom n'a que deux phalanges), ce qui faisait le vingt-sixième au quarteron, bénéfice qui s'appelle généralement encore les *quatre au cent*.

Or, attendu que, dans la plupart des achats, il y avait toujours plusieurs douzaines et que l'acheteur réclamait naturellement le *pouce*, il en est résulté que, dans la langue familière, cette expression a fini par s'ajouter à toute quantité numérique avec le sens de *et quelque chose de plus* :

Elle doit avoir la cinquantaine ? — Oui, *et le pouce*.

Il a tiré deux mille francs de cette vente, *et le pouce*.

## ETRE DE LA VACHE A COLAS

Par dénigrement, on dit d'un protestant qu'il est de la *vache à Colas*, expression dont voici l'origine, que j'emprunte à une lettre de M. Edouard Fournier publiée dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* (janvier 1859).

« Au mois de septembre 1605, un vigneron nommé Colas Pannier, qui logeait dans le faubourg Bourgogne, à Orléans, près de la maison de l'Orbette, perdit sa vache. Où s'était-elle enfuie ? Qu'était-elle devenue ? On mit plusieurs jours à le savoir, et les nouvelles qu'on eut ne furent pas de nature à consoler notre paysan.

« Au hameau de Bionne, situé sur la route qui prolonge le faubourg, existait un prêche huguenot où, depuis la paix du 10 mars 1562, ceux de la religion avaient droit « à l'exercice d'icelle. » C'est de ce côté que la vache égarée s'était dirigée. Le prêche était ouvert, on priaît, ce qui ne faisait pas grand bruit : elle entra. On crut que c'était quelque mauvais tour des catholiques, qui avaient voulu faire ainsi un outrage au culte réformé. On se rua sur la pauvre bête, elle fut tuée, dépecée, et les morceaux en furent partagés entre tous ceux de l'assemblée, ou, suivant une autre version, peut-être moins vraisemblable ils furent distribués aux passants.

« Lorsque Colas Pannier commut le sort de sa vache, il porta plainte à César de Balzac, seigneur de Gyé, bailli d'Orléans, qui condamna solidairement tous les protestants de la ville et des faubourgs à payer à Colas le prix de sa bête.

« L'affaire avait eu un retentissement que cette sentence du bailli n'était pas de nature à calmer. L'arrêt de M. de Balzac n'avait compris que les calvinistes d'Orléans : la moquerie rendit justiciables du fait tous les protestants du royaume. Il n'y en eut bientôt pas un qui ne fût de la *vache à Colas*. Les chansons se mirent à courir, etc. »

Pour écrire cette lettre, M. Edouard Fournier a puisé ses renseignements dans l'*Indicteur Orléanais*, par M. Vergnaud-Romagnési (1827, tome Ier, p. 193), ainsi que dans les *Recherches historiques sur Orléans*, par Lotin (tome II, p. 138, lequel se réfère, comme preuve, aux manuscrits de l'abbé Dubois et à ceux de l'abbé Pataud, qui sont à la bibliothèque d'Orléans ; de plus, les faits qu'il relate concordent parfaitement avec ce que dit le *Journal de l'Estoile* (septembre 1605) au sujet des défenses qui furent faites de chanter la chanson intitulée la *Vache à Colas*.

## FAIRE UNE COTE MAL TAILLÉE

Quand un compte embrouillé ne peut se régler exactement, ce qui est généralement le cas, on se fait des concessions réciproques, et l'on prend une espèce de moyen terme relativement à la

somme due ; c'est un tel règlement qu'on appelle *une cote mal taillée*, expression qui se trouve dans cet exemple :

« Le régent demanda l'avis à Besons, qui barbouilla et qui proposa *une cote mal taillée*. »

SAINTE SIMON, 426.

Voilà pour le sens ; maintenant d'où vient l'expression ?

Autrefois il était d'usage, dans quelques endroits, de marquer par des coches, entailles, la quantité des fournitures que l'on achetait à crédit chez le boucher et le boulanger, les journées que l'on faisait, etc., sur un morceau de bois fendu en deux dont chacun des deux intéressés gardait une moitié ; et, par synecdoque, on donnait également le nom de coche à ce morceau de bois, comme l'apprend le *Glossaire du centre de la France* en citant ces exemples :

« Avez-vous vos journées en *coche*, sur la coche ? »

« Il a une bonne *coche* chez le boulanger. »

Puis le mot *cote* se serait substitué à *coche* par une confusion résultant de la ressemblance, et c'est ce qui a fait dire, quand, rapprochant les deux moitiés de la *coche*, on trouvait que les marques de l'une ne se rapportaient pas à celles de l'autre, que c'était *une cote mal taillée*, entaillé.

Or, attendu que, selon toute probabilité, un tel fait amenait le partage de l'erreur entre le débiteur et le créancier, il en est résulté que l'on a dit plus tard, en parlant d'un compte que l'on arrêtaient en rabattant quelque chose de part et d'autre sans l'examiner exactement, que l'on *faisait une cote mal taillée*, c'est-à-dire qu'on agissait comme lorsqu'on a fait une cote mal taillée : beaucoup d'expressions proverbiales, parmi lesquelles je citerai, par exemple, « brûler ses vaisseaux, » sont composées des mots qui se mettraient après « agir comme lorsqu'on » dans le cas où la comparaison serait rétablie avec tous ses termes.

« Dans ce procès il y avait bien des demandes de part et d'autre ; les juges *ont fait une cote mal taillée*. »

FURETIÈRE, *Dict.*

## AVOIR DE LA CORDE DE PENDU

A Rome, le peuple croyait que la corde qui avait servi à crucifier ou à pendre un homme possédait plusieurs vertus merveilleuses, entre autres celle de guérir la fièvre quarte et le mal de tête, à preuve les citations suivantes, empruntées à Pline le Naturaliste, liv. XXVIII :

« Les mêmes pour les fièvres quartes, attachent au cou du malade un fragment, enveloppé dans de la laine, d'un clou pris à une croix ou *une corde ayant servi à un crucifiement*. »

(Traduction Littré, p. 258, col. I, dans la collection Nisard).

« Que si on verse du vinaigre sur les gonds d'une porte, il s'y forme une boue qui guérit le mal de tête ; que *la corde d'un pendu dont on s'enlourde les tempes* produit le même effet. »

(Idem, p. 258, col. I).

Chez nos aïeux, la crédulité sur ce point devint plus grande : on pensait que la colique, la sicatigue, le mal de dents et d'autres maux encore ne pouvaient manquer de céder à ce puissant spécifique. On se figurait qu'il suffisait d'avoir dans sa poche un petit bout de ce qui s'appelait familièrement la cravate de chanvre pour que le jeu offrît constamment au porteur toutes les chances favorables.

Or, c'est à cette superstition que le proverbe dont il s'agit doit sa naissance ; car les témoins de la bonne veine de quelqu'un gagnant sans cesse au jeu ont naturellement dit : *Il faut qu'il ait de la corde de pendu* pour gagner toujours de la sorte.

## EMPLOYER TOUTES LES HERBES DE LA SAINT JEAN

On appelait autrefois *herbes de la Saint Jean* des herbes cueillies ordinairement dans la nuit qui précède cette fête, ou le matin même avant le lever du soleil, et cela avec des pratiques variant selon les pays.

Nos aïeux attribuaient des vertus merveilleuses aux herbes consacrées sous ce nom : gardée dans une bouteille, l'une pouvait ramener les

malades à la santé ; une autre servait à enfumer dans un carrefour les moutons, les brebis et les agneaux d'une paroisse pour les préserver d'un mal dangereux ; si l'on faisait trois fois le tour du feu de Saint Jean avec certaine de ces herbes à la ceinture, on se garantissait pour toute l'année du mal de tête ; telle autre empêchait les sorciers de vous nuire ; celle-ci préservait du tonnerre et de l'incendie, etc.

Or, à l'époque où la croyance aux vertus des dites herbes était générale, on a dit très naturellement de quelqu'un qui avait eu recours à toutes sorte de moyens pour atteindre le but d'une entreprise, qu'il *avait employé toutes les herbes de la Saint Jean*, et cette phrase a passé ensuite à l'état de proverbe.

J'ai trouvé dans A. de Chesnel, *Diction. des superst.*, Paris, 1856, les noms des principales plantes que l'on qualifiait communément ainsi : c'était le lis blanc, le pourpier sauvage, le fenouil et le millepertuis, vulgairement appelé *fuga démonium*, parce que l'on croyait qu'il mettait les démons en fuite.

## GROSSIER COMME DU PAIN D'ORGE

D'après Legrand d'Aussy: *Vie privée des Français*, vol. Ier, p. 128, on voit, par la vie de sainte Consorte, de saint Méry et de plusieurs autres saints personnages, que dans les premiers temps de la monarchie les gens dévots se condamnaient, par esprit de mortification, au seul pain d'orge pour nourriture, et que dans la plupart des anciennes règles monastiques il est mis au nombre des pénitences que devaient subir les religieux condamnés à la prison pour des fautes graves. D'un autre côté, on trouve dans Liébaut « Théâtre d'agriculture » que ce n'est point une nourriture faite pour le maître, ni même pour les fermiers, mais tout au plus pour ses valets, et encore « en temps de cherté. »

Or, attendu qu'une telle nourriture était nécessairement très grossière : car l'orge non mêlée avec le froment donne un pain détestable, elle a pu servir de terme de comparaison pour donner à entendre qu'une personne était complètement dépourvue de politesse.

Ce n'est pas la seule comparaison proverbiale de la langue française où un adjectif pris au sens moral soit suivi d'un nom d'objet matériel ; *fin comme l'ambre*, qui se dit d'un homme très pénétrant, suffit pour le démontrer.

## VA-T'EN VOIR S'ILS VIENNENT

L'expression *va-t'en voir s'ils viennent*, Jean, elle se formule ainsi au complet, se dit souvent dans la conversation familière pour signifier : *n'y compte pas*.

Cette expression remonte au moins à 1720 : car, à cette date, La Motte-Houdart a publié une chanson en treize couplets, intitulée *les Racotés*, où elle figure comme refrain :

Une femme et son époux,  
Couple bien fidèle ;  
Elle le préfère à tous,  
Et lui n'aime qu'elle :  
*Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,*  
*Va-t'en voir s'ils viennent.*

Un Breton qui ne boit point,  
Un Gascon tout bête,  
Un Normand franc de tout point,  
Un Picard sans tête :  
*Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,*  
*Va-t'en voir s'ils viennent.*

Un médecin sans grands mots,  
D'un savoir extrême,  
Qui n'ordonne point les eaux,  
Et guérit lui-même :  
*Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,*  
*Va-t'en voir s'ils viennent.*

Mais je ne saurais affirmer que ce soit là l'origine de cette singulière phrase négative, attendu que les renseignements que j'ai réunis à son sujet sont loin d'être assez positifs pour que je puisse en faire la base d'une solution.

## LE JOUEUR

CONTE

Nous disions donc, comme vous savez, que saint Pierre et son divin Maître descendent quand il leur plaît du paradis sur terre, pour voir comment vont les choses en ce pauvre monde.

La dernière fois qu'ils descendirent, quand ils eurent vu que tout allait à l'accoutumée, ils demandèrent à nuit noire la retirée à un brave fustici qui leur fit manger un morceau et boire un coup, et de si bon cœur que le divin Maître lui dit :

—La paix de Dieu soit toujours avec vous, brave homme ! Et pour merci de votre hospitalité, je veux vous accorder de former trois souhaits. Vous les ferez de votre mieux : cela vous regarde. Moi, je les accomplirai. Ce que je promets, je le tiens, et tout ce que j'ordonne se fait.

\* \* \*

Saint Pierre alors s'approche du fustici et lui souffle à l'oreille :—Demande ton salut.

Et le fustici de répondre :—Mon ami, je sais ce que j'ai à faire. Je demanderai ce que bon me fera plaisir. Et là-dessus il dit à Notre-Seigneur :

—Toujours jouer ! Jamais gagner !... Tenez, Maître, accordez-moi, si vous pouvez, de toujours gagner quand je jouerai aux cartes.

—Je te l'accorde. Et d'un. A l'autre.

Saint Pierre s'approche encore du fustici et lui souffle à l'oreille :—Malheureux, demande ton salut !

—Laissez-moi donc tranquille ! Est-ce que cela vous regarde ? répliqua le fustici. Je sais mieux que vous ce qui me convient. Je veux demander ce qui m'agrée, vous êtes un vieux crampon.

Et puis, s'adressant à Notre-Seigneur :—Maître, accordez-moi, si vous pouvez, que quiconque s'assoira sur mon plat s'y engue et ne puisse plus se désenguer sans ma permission. Je sais pourquoi.

—Je te l'accorde. Et de deux. Maintenant, au dernier.

Saint Pierre s'approche à nouveau du fustici et lui souffle à l'oreille :—Misérable ! tu n'en as plus qu'un ! Ton salut ! demande-lui ton salut !

—Tu me casses la tête, vieux ronchon, calma le fustici. Te l'ai-je pas assez dit ?

—Maître, divin Maître, s'écria saint Pierre, les mains jointes, cet homme est une brute !

Vous qui êtes autant bon que grand, accordez-lui son salut, je vous le demande pour lui.

—Pierre, tais-toi, répondit le Maître ; ce ne sont pas là tes affaires. Et toi, parle que je t'écoute.

Et alors le fustici :—Vous avez vu à main droite, en entrant dans la boutique, le figuier qui ombrage mon puits ? On me vole toujours mes figues... Eh bien ! ô Maître, vous qui êtes autant bon que grand, je vous demande en grâce que quiconque montera sur mon figuier n'en puisse descendre sans ma permission.

—Je te l'accorde. Et de trois. Et là-dessus, bonne fin !

Deux grosses larmes perlèrent sur les joues de saint Pierre et se perdirent dans sa barbe blanche.

—Maintenant, nous n'avons plus rien à faire ici, dit Notre-Seigneur...

Et les deux pèlerins célestes resplendirent soudain et s'évanouirent comme une fumée.

\* \* \*

Ravi de ses trois souhaits, le fustici voulut vite savoir si ce que le Maître lui avait dit était vrai : " Ce que j'ordonne se fait. "

Donc, il commença par aller jouer. Et en effet il gagna, toujours il gagna, et honnêtement, tant et si bien que de pauvre il devint riche, riche à à ne plus savoir que faire de son argent et de son or.

Chose extraordinaire, il ne fut pas avare ; et —ce qui est aussi fort étrange—fustici il était, fustici il resta.

Comme au fond, bien que joueur, c'était un

brave homme, il rendait service tant qu'il pouvait et faisait des heureux tant qu'il voulait. Tout pauvre venant lui faisait joie. Et comme, lorsqu'il n'y en avait plus, il y en avait encore, il avait, comme on dit, les mains percées. Et quand il jetait ainsi ses trésors—il souriait et plaisantait que ce n'est pas à dire.

\* \* \*

Avec ça, pourtant, un jour vint la Mort, drapant ses os dans son grand linceul blanc, car il faisait frisquet.

—Oh ! que je suis lasse !... dit-elle en arrivant. Et elle s'assit sur le " plat " du fustici.

—Allons ! fais vite ton acte de contrition et ramasse tes frusques, c'est ton heure et je te viens chercher.

—Tu es bien pressée, la Décharnée, lui répondit le fustici, tranquille comme la belle eau. Si tu es lasse, repose-toi.

—J'ai force besogne : il faut que je parte.

Et la Mort veut se lever, et pour se lever elle fait effort. En vain. Elle est engluée sur le " plat " et ne peut se désenguer. Elle trépigne et s'arracherait le poil, si elle en avait. De nouveau s'escrie : c'est peine inutile.

—Eh bien ! maintenant que faut-il faire ? grogne-t-elle au fustici. Et ma besogne, j'ai tant de besogne !

—Je t'ai domptée et je suis ton maître... si je n'étais pas pitoyable, ô laide Mort, tu passerais là belle vie ! Pourtant si tu veux, je te délivrerai... A condition !...

—A condition ?

—Que tu me laisse en paix cent ans pour le moins. Veux-tu ?

—Non ! tu m'en demandes trop !

—Ah ! oui ? c'est non ? Eh bien ! si tu te plais là, restes-y !

Le fustici riait, et plaisantait que ce n'est pas à dire !

Enfin la Mort mit les pouces, et ils tombèrent d'accord à cinquante ans.

Désempoissée, la Mort se leva et, grommelant, fusa comme un éclair pour aller à sa besogne.

\* \* \*

Et le brave fustici, satisfait de son premier souhait, de son pacte avec l'Édentée et sûr de l'avenir, revint à ses charpentes et laissa couler l'eau. Et de temps en temps le jeu lui profitait.

Quand on est heureux, que rien ne peut vous manquer et que vous ne languissez point, cinquante ans passent vite. La Mort revint, drapant ses os dans son grand linceul blanc.

—Allons ! hisse !—lui fit-elle—cette fois c'est pour de bon, et il est l'heure.

—Tu es encore là, vieille Sorcière ! Qui te demande ? Ce n'est pas l'heure, il s'en manque d'une petite demi,—si mon horloge va bien.

Et toujours trop pressée, la Mort admirait, en attendant l'heure, le grand figuier du fustici.

Les belles figues ! Elles dégouttent de miel et vous tirent l'œil.

—A ton service si tu en veux.

La Mort a toujours faim ; elle grimpa sur le figuier... Ah ! elle en avala !

La demi-heure s'écoula, et la vieille Fée, affreux oiseau de proie sur la branche, de là-haut cria au fustici :

—Cet acte de contrition est-il achevé ou non ?

—Tu peux descendre, je suis prêt.

Et la Mort veut descendre. Mais elle est clouée sur le figuier et ne peut se déclouer. Elle se démène.

Et le fustici rit et plaisante que ce n'est pas à dire !

—J'ai été, je suis et je serai ton maître. Si tu veux, pourtant, je te délivrerai, car après tout, je suis pitoyable. Mais à condition.

—A condition ?

—Que tu me laisses la paix cent cinquante ans pour le moins. Veux-tu ?

La Mort et le fustici passablement débattirent ; à la fin, ils tombèrent d'accord à cent ans.—D'ici là, se dit le fustici, il coulera de l'eau dans le Rhône. D'ailleurs, mes jambes flageolent et je me sens un tantinet vieillir.

La Mort descendit et, se mordant les doigts, fila lestement.

Les cent ans passèrent. La Mort arriva, trouva le vieux fustici tout décrépité, tout cassé, la bave aux lèvres, la tête branlante. Elle l'attrapa qu'il sommeillait, le chargea sur son épaule et l'emporta dans l'autre monde.

Arrivé devant la porte du Paradis, elle dépose son faix sur le seuil et cogne. La porte s'ouvre.

—Té, Pierre, dit la Mort, en voici un qui a bien gagné votre paradis : il a vécu deux cents ans !

—Quel est ce patient ? demanda le porte-clefs.

—Le brave fustici, répond notre homme,—qui, s'il vous en souvient, vous donna la retirée, un soir que vous étiez si las !

—Ah ! c'est toi, grand têtù ! toi qui, lorsque je t'ai dit une fois, deux fois de demander ton salut, m'as rembaré en m'appelant vieux ronchon ! Tu n'as pas demandé ton salut, et maintenant tu veux entrer dans le Paradis ? Eh bien ! mon homme, va-t'en au diable.

—Pas moins, saint vénérable, j'ai fait du bien tant que j'ai pu et des heureux tant que j'ai voulu. J'ai été fidèle à ma pauvre femme tant qu'elle a vécu, et même quand elle a été morte.

—Les galants de la dame de pique n'entrent pas ici ! Tu n'entreras pas, non ! qui t'a apporté, te remporte.

Et la Mort, ricanant, le recharge sur son épaule. Et de voguer !

Devant la porte du purgatoire, elle dépose son faix sur le seuil et cogne.

—Qui est encore là ? crie une voix enrouée.

Et la Mort répond :

—Ouvrez, c'est moi, la Mort ; je vous apporte un pauvre fustici qui m'a donné force soucis ! Il a vécu deux cents ans. Une si longue vie est déjà un purgatoire... Mais comme il était un peu joueur...

—Les joueurs sont les enfants du diable, brame la voix. Qu'il aille au diable, le joueur !

\* \* \*

Et la Mort, s'esclaffant, apporte et dépose son faix sur le seuil de l'enfer.

Quand Lucifer eut reconnu le fustici :

—Holà ! c'est toi ? lui fit-il. Je languissais de te voir. Eh bien ! t'y voilà donc ! Nous allons faire ton lit, et je te promets, va, que tu y seras à l'aise !

Alors, compatissante, la Mort intervient :

—Pourtant, il ne faudra pas trop attiser les sarments. Ce fut un grand joueur, mais après tout, il faut être juste : qui diantre ne jouerait pas en étant sûr de gagner toujours ? D'ailleurs, il a fait autant de bien qu'il a pu, il a été fidèle à sa femme tant qu'elle a vécu.

—Et même quand elle a été morte, nous savons ça ! répliqua Lucifer, sacrant et faisant rouler les r ! Mais, coquins de sort ! il est à moi, bien à moi ; je l'ai, je le tiens, et je le garde.

—Joueur ! fit le fustici, tremblant comme le jonc, c'est vrai ! Je l'étais, il y a longtemps de cela, je gagnais toujours, honnêtement. Hé !... que voulez-vous ?

Alors, Lucifer lui coupant la parole :

—Toujours gagner, et ne pas tricher ? Ça ne s'est jamais vu et ne se verra jamais.

—Excusez, vous ne l'avez jamais vu ; moi, je vous le ferez voir. Est-ce que vous avez des cartes ici ?

Et Lucifer qui, pour damner tant d'âmes, inventa les cartes, Lucifer qui a toujours entretenu, excité, envenimé la démoniaque passion du jeu, qui d'un joueur a toujours fait un larron, Lucifer haussa les épaules.

—Pauvre innocent, fit-il. Tu ne veux pas que nous ayons des cartes ? C'est ici qu'elles se font, qu'il s'en est tant fait, et qu'on en garde le moule. Eh bien ! té, jouons. Je t'en apprendrai que tu n'as jamais connues. Qu'est-ce que nous jouons ?

—Ici, bredouilla le fustici, je n'ai plus rien... rien que ma pauvre âme, péchaitre ! Je vous la joue, si ça vous va.

—Jouons ton âme.

\* \* \*

Un diabolotin, noir comme le poêle, apporta un jeu de cartes et le tendit respectueusement au Roi des enfers. Les deux joueurs s'assirent, battirent les cartes. Le fustié eut la donne. Lucifer coupa.

Et ils entamèrent la partie.

La Mort épiait sardonique, au milieu d'un vol de diables qui, le cœur battant, dilataient leurs prunelles flamboyantes, et, retenant leur souffle, faisaient cercle autour des joueurs. Lucifer et le fustié se serraient de près. Il y en eut pour tous les deux. Qui gagna ? le fustié !

Les diables, épouvantés, s'enfourchèrent dans l'abîme embrasé. Et Lucifer, se levant :

— Malheur ! hurla-t-il. Mais, qu'as-tu donc fait pour être ainsi l'ami de Dieu ! Passe ! Que je t'aie vu, ô juste ! Et que jamais je ne te revoie !

La Mort ne riait plus. Elle rechargea le fustié sur son épaule et regagna la porte du Paradis. Elle le déposa doucement sur le seuil, lui fit ses adieux et, rapide comme l'éclair, dévala sur terre où plus personne depuis quelque temps ne trépassait. Et elle reprit tranquillement sa besogne, qu'elle n'a plus quittée depuis.

\* \* \*

Le fustié attendit longtemps là où la Mort l'avait laissé. Il avait beau frapper et crier, Pierre ne voulait pas ouvrir.

Mais Jésus, à la fin, ouït le dolent qui priait ; et comme il écoute toujours qui le prie, notre bon Seigneur et sauveur dit à saint Pierre :

— Pierre, mon ami, apaise-toi. Ce fut un joueur, j'en conviens ; mais il a été fidèle à sa femme tant qu'elle a vécu, et même quand elle a été morte ; il a fait la charité tant qu'il a pu, et il m'a prié. Que devant lui, donc, la porte d'or du Paradis s'ouvre toute grande, et que par ma grâce et ma miséricorde il entre dans l'éternelle gloire de Dieu.

Saint Pierre, enfin apaisé, ouvrit. Le fustié entra, resplendissant comme un soleil ; et le grand saint Joseph, patron des charpentiers, vint au devant du fustié charitable pour lui donner l'accolade et lui souhaiter bonne fête à jamais.

## PINCÉE DE CONSEILS

POUR ENLEVER LES TACHES QUE LA PLUIE FAIT SUR LES VÊTEMENTS EN SOIE.

Achetez pour dix centins d'*oleum tartari per deliquium*, que vous mettrez dans une demi-bouteille d'eau de pluie ; faites le mélange en agitant fortement la bouteille ; laissez reposer pendant une demi-heure ; remuez bien encore, puis mouillez avec ce mélange toutes les taches faites par la pluie.

Recouvrez le tout avec un linge propre et fin et repassez avec un fer point trop chaud.

## SOINS DE LA BOUCHE

Si vous voulez que votre fillette ait de belles dents, c'est au moment de la seconde dentition qu'il faut prendre soin de sa bouche.

Chaque matin, on *arrangera* les dents avec le doigt, attirant celles qui poussent trop en arrière, repoussant celles qui viennent en avant.

Pour laver les dents, faire bouillir dans un verre d'eau une pincée de bois de quinquina et une pincée de poudre de cacao, cela fortifie les gencives et blanchit les dents sans enlever l'émail. Faire rincer la bouche après chaque repas avec de l'eau *bouillie* tiède.

MOYEN D'ENLEVER LES TACHES DE CHOCOLAT ET DE CAFÉ.

Sur le linge blanc, ces taches s'enlèvent très facilement en les lavant, d'abord avec de l'eau froide pure, que l'on fait suivre immédiatement d'un second lavage avec de l'eau de savon, un peu épaisse et tiède.

Il faut sur la soie ou la laine remplacer le savon par un jaune d'œuf cru, délayé dans de l'eau tiède, en petites quantités. Si les taches sont récentes, ce procédé suffit ; si elles sont anciennes,

il faut ajouter à l'œuf une dizaine de gouttes d'alcool. La tache disparaît comme sous la baguette d'un enchanteur.

## POUR FAIRE PASSER LE HOQUET

On sait combien il est difficile d'arrêter le hoquet. Hippocrate, dans ses *Aphorismes*, dit que l'éternuement provoqué par le chatouillement de la muqueuse nasale arrête le hoquet, et le médecin Eryximaque, dans un dialogue de Platon, cite également ce fait.

Nous avons nous-même vérifié cette antique observation. L'éternuement n'est pas même nécessaire, il suffit du simple chatouillement de la pituitaire. Ce procédé classique, et un peu oublié, peut-être souvent mis à profit.

— On obtient également un bon résultat en appuyant fortement sur le poulx de façon à en comprimer les battements.

— On le fait également passer en se tenant les bras en croix, pendant que quelqu'un tient pour le patient un verre d'eau, dont il boit à grandes gorgées.

## CONTRE LES BRULURES

Vous vous êtes brûlé : faites un mélange d'huile d'olive et de vin, et mettez-en des compresses, très souvent renouvelées, que vous recouvrez d'ouate.

— Ou bien encore : mettez sur la brûlure des compresses de lait que vous changerez fréquemment.

— Ou bien tout simplement de la gomme arabique et encore mieux du vernis.

— Achetez dans une pharmacie du caoutchouc liquide et gardez-le à la maison. En cas de brûlure, c'est souverain. Il forme sur la plaie une couche très mince et très élastique qui empêche le contact de l'air.

## UN MOT DE TROP.

*Maman* réprimandant son gamin de cinq ans qui arrive les mains pleines de poussière :

— Voyez ce polisson qui s'est tout sali.

Puis apercevant l'objet qui a causé tout le mal :

— Le petit malheureux ! C'est avec mon livre de prières qu'il s'est fait cela.

## RETOUR DUN VOYAGE DE NOCES

*Le mari*.— Voyons maintenant, Betsie, avant de commencer notre ménage, définissons bien les positions. Es-tu la Présidente ou la vice-présidente de notre société.

*Betsie*.— Tu me supposes trop d'ambition, cher. Je ne désire qu'une place subalterne.

*Le mari*.— Laquelle donc.

*Betsie*.— Trésorière.

## PAS LA MEME CHOSE

*Tommie* faisant une commission. — Monsieur Josais, papa vous envoie les cinq piastres que vous lui avez prêtées.

*Monsieur Josais*.— Ah ! c'est bien ; tu es un bon petit garçon. Dis à ton papa qu'il est un *coq*.

*Le papa*, au retour de *Tommie*. — Eh bien, qu'est-ce que M. Josais t'a dit ?

*Tommie*.— Il m'a dit que j'étais un bon garçon et que tu étais un *soq*.

Les deux amis ne se parlent plus depuis un an.

## MAUVAIS ADONC

Un bourgeois se trouve assis dans un salon, à côté de M. de Rothschild, qu'il n'avait jamais vu.

Le célèbre financier est pris d'un éternuement. — Je vous souhaite 50,000 livres de rente, dit le bourgeois en s'inclinant.

Son voisin lui glisse à l'oreille : Mais c'est M. de Rothschild.

Le bourgeois s'inclinant davantage : 50,000 livres de rente... de plus.

## L'INCONVENIENT D'AVOIR DES DENTS

Quoiqu'en tous lieux on dise :  
" Rien n'est tel que les dents,"  
Je n'ai pas la bêtise  
De donner là dedans ;  
Car si le premier homme  
Sans une dent fut né,  
Le monde pour la pomme  
N'eût pas été damné.

Ces dents, dont l'amant vante  
L'éclatante beauté,  
Et dont le gourmand chante  
L'heureuse utilité,  
De notre premier âge  
Sont le premier tourment,  
Et leur chute présage  
Notre dernier moment.

De belles dents, sans doute,  
J'aime l'accord parfait,  
Mais que de maux nous coûte  
Ce funeste bienfait !  
La perte de la belle  
En qui tout nous séduit,  
Fait moins souffrir que celle  
D'une dent qui nous fuit.

Des serpents qui se tordent  
La dent donne la mort ;  
L'ours et le lion mordent,  
Le chien enragé mord ;  
Et que Dieu vous préserve  
Du méchant, du jaloux,  
Qui dans l'ombre conserve  
Une dent contre vous !

Les dents ont droit de plaie  
A l'heure des repas ;  
C'est un mal nécessaire,  
Je n'en disconviens pas ;  
Encor, souvent cruelles  
Jusqu'en leurs fonctions,  
Que nous procurent-elles !  
Des indigestions.

Les dents ne servent guère  
Qu'à causer du chagrin.  
Oui ! Jusqu'à ma dernière  
Ce sera mon refrain...  
Puis, qu'un morceau l'emporte  
A la fin d'un repas,  
Je m'écrierai : " N'importe !  
Pour boire, il n'en faut pas."

## LES CINQ RIRES

Il y a cinq espèces de rires, basés sur les cinq voyelles de l'alphabet : le rire en A, le rire en E, le rire en I, le rire en O, et le rire en U.

Le rire en A, c'est le rire fin, provoqué par un trait d'esprit. Il signifie : Ah ! ah ! ah ! que c'est jolie ! que c'est délicat !

Le rire en E, c'est le rire gai, provoqué par une forte saillie. Il signifie : Eh ! eh ! eh ! que c'est plaisant ! que c'est drôle !

Le rire en I, c'est le rire moqueur, provoqué par une espièglerie... Il signifie : Ih ! ih ! ih ! Le bon tour ! La bonne scie !

Le rire en O, c'est le rire de la franche gaieté, provoqué par une grosse bêtise. Il signifie : Oh ! oh ! oh ! que c'est amusant ! que c'est farce !

Enfin le rire en U, c'est le simple sourire provoqué par un passage à double entente. Il signifie : Hu ! hu ! hu ! cela se comprend... ce n'est pas mal.

## CANDIDAT RECEVANT UN DE SES ÉLECTEURS



—Vous êtes bien aimable d'avoir accepté notre petit dîner "à la fortune du pot" Nous recommencerons quand vous voudrez.

—Tout de suite, si vous le désirez.

## UN GROS MAL D'OREILLES



*Paul Pierrette.*—Je voudrais un warra st pour faire arrêter Tom Larigaud.

*Sergent de police.*—Pour quelle offense ?

*Paul Pierrette.*—Pour assaut contraire à la politesse. Il a passé un fer rouge à travers le trou de sa serrure.

*Le sergent.*—Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

*Paul Pierrette.*—Je m'adonnais à avoir l'oreille là.

## PROTECTION DES ANIMAUX



*Clara.*—Charlie, laisse donc cette pauvre bête tranquille. Tu ne vois pas que tu la fatigues ?

## DANS UN GRENIER QU'ON EST BIEN À QUINZE ANS



*Elle.*—Quand nous serons mariés, quel est le petit nom que je te donnerai ?

*Lui.*—Appelle-moi tout simplement : *mon petit chat*. Je t'appellerai : *ma poulette*.

*Elle.*—Et puis, encore une autre petite douceur que je retiens. Tu m'amèneras une fois au théâtre Royal !

## RAISON SUFFISANTE



*M. Carneau.*—Oui, ce pauvre Denis s'est décidé à prendre la tempérance pour un an.

*Madame Grimond.*—Que le bon Dieu soit béni ! Comment a-t-il fait pour se décider ?

*M. Carneau.*—Voyez-vous, le juge l'a envoyé au pénitencier pour un an.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE CHEVALIER LOUIS

## DEUXIÈME PARTIE

## XI

(Suite.)

— Suivez-moi, je vais vous conduire, répondit de Nocé. Toutefois, je vous demanderai la permission de m'éloigner dès que je vous aurai mis dans votre chemin. Ce n'est pas que je craigne ce Dubois, Dieu sait que que je ne me gênerais guère, s'il se plaçait entre un plaisir et moi, pour lui donner du coude dans les côtes; mais je ne voudrais pas, en semblant prendre parti pour vous, me mettre en délicatesse avec monseigneur le duc de Chartres. Je ne connais rien de plus ennuyeux que ces sortes de brouilles entre princes et gentilshommes. La diplomatie s'en mêle, l'affaire tourne au majestueux, c'est intolérable! Allons, votre bras, et marchons à l'ennemi...

— A bientôt, chevalier, dit alors Legoff qui avait écouté en silence, et sans donner aucune marque d'approbation ou d'improbation, la conversation des deux gentilshommes. Vous me retrouverez devant le bassin de Neptune.

Après dix minutes de marche, de Nocé s'arrêta, et se plaçant derrière un arbre :

— Voyez-vous cet homme qui nous tourne le dos, dit-il au chevalier en lui montrant du doigt une personne éloignée d'eux d'environ trois cents pas? c'est Dubois... Bonne chance!

L'endroit désigné par le geste de Nocé était la lisière de ce petit bois qui commence à l'entrée du canal et ombre tout son parcours.

Au moment où de Nocé se disposait à retourner à la fête, tandis que de Morvan s'éloignait à grands pas en sens inverse, un nouveau personnage apparut en scène.

C'était un jeune seigneur à la figure la plus intéressante, à la tournure la plus svelte et la plus dégagée, au costume le plus riche et le plus élégant qu'il soit possible d'imaginer.

— Tiens! c'est toi de Nocé, dit-il en apercevant le courtisan. Ma foi, cher ami, je n'ai pas le temps de m'arrêter à causer! Dubois m'attend en compagnie de l'amour.

— Bonne chance, monseigneur! répondit froidement de Nocé. Ma foi, ajouta-t-il en s'éloignant, ce pauvre chevalier me fait presque de la peine. C'est un garçon plein de cœur et d'honnêteté, qui doit aimer sincèrement. Et qui sait! ajouta de Nocé avec un soupir involontaire, l'amour véritable présente peut-être, ainsi qu'on le prétend, des douceurs réelles et que je ne connais pas!

Lorsque de Morvan ne fut plus qu'à une vingtaine de pas de l'endroit où se tenaient Dubois et Nativa, il comprit, malgré sa colère, que sous peine de jouer le rôle ridicule d'un jaloux furieux, il devait modérer la vivacité de sa marche et se composer un maintien.

Il s'arrêta un instant, répara tant bien que mal le désordre de sa toilette, et se mit à avancer de l'air indifférent et distrait d'un désœuvré qui se promène pour tuer le temps.

A peine avait-il pris cette nouvelle allure, qu'il vit l'abbé se rapprocher de Nativa et lui parler à l'oreille.

Alors, oubliant sa résolution, il s'élança avec l'impétuosité du tigre et vint tomber, en cinq ou six bonds, entre la jeune fille et Dubois.

Il fallut que la figure du gentilhomme ré-

flêtât quelque chose de la douleur et de la rage qui le mordaient au cœur, car Nativa poussa une exclamation d'effroi, et les joues de l'abbé se couvrirent d'une pâleur mortelle.

— Mademoiselle, savez-vous avec qui vous causez en ce moment? s'écria de Morvan, sans même songer à expliquer son intervention, et en désignant par un geste plein de mépris et de fureur l'ex-précepteur du duc de Chartres.

— Avec M. l'abbé Dubois que mon père estime fort, monsieur! répondit Nativa. Quant à votre manière de m'interroger et de vous présenter, permettez-moi de vous faire observer, chevalier de Morvan...

— Il s'agit bien de politesses et de banalités! reprit violemment le gentilhomme; il s'agit mademoiselle, de votre honneur!

— De mon honneur, chevalier?

— Oui, Nativa, je le répète, de votre honneur! Vous ignorez qu'une parole échangée avec ce misérable Dubois suffit, tant sa réputation est odieuse, pour vous compromettre à tout jamais...

— Chevalier, vous croyez en ce moment insulter un homme, et c'est une femme que vous outragez!

— A Dieu ne plaise! je vous sauve! voilà tout.

— Monsieur le Rolland furieux, dit d'un air pincé et moqueur Dubois en se mêlant à la conversation, si je n'avais pas une haute opinion de la vertu de mademoiselle de Sandoval, vos extravagances me donneraient à réfléchir, et laisseraient mon esprit s'égarer dans d'étranges suppositions.

— Silence, laquais! s'écria de Morvan avec une telle énergie, que Dubois, malgré l'irascibilité de son caractère, n'osa répliquer.

Le chevalier s'adressant de nouveau à Nativa :

— Mademoiselle, continua-t-il avec une tristesse respectueuse, je voudrais, au prix d'une partie de mon sang, pouvoir, — tant est sincère et grand le respect que vous m'inspirez, ne pas entrer dans de certains détails que vous aurez de la peine à comprendre...

— Chevalier, vos extravagances, comme dit l'abbé, n'ont déjà été que trop loin; le seul moyen que vous ayez de me prouver votre respect, est de cesser cet entretien déplacé... Je refuse de vous écouter davantage.

Nativa, après cette réponse, se disposait à s'éloigner, lorsque de Morvan la saisit par le bras et fixant sur elle un œil ardent :

— Je veux que vous m'écoutez, Nativa, s'écria-t-il, et vous m'écoutez!... Ah! ma conduite vous étonne et vous indigne! Habitue à me voir pâlir à votre parole, trembler sous votre regard, vous ne pouvez vous expliquer mon audace, que dis-je, mon audace? ma brutalité. C'est qu'il s'agit, je le répète, de votre honneur, et que pour sauver votre réputation de toute atteinte, je ne reculerai devant rien: pas même devant votre haine. Ce misérable, mademoiselle, continua de Morvan avec une énergie croissante et une irrésistible autorité de parole, ce misérable n'est pas ce qu'on appelle un homme à bonnes fortunes. Il ne serait pas alors dangereux pour vous. C'est un laquais qui sert pour de l'argent, entendez-vous! qui sert pour de l'argent les fantaisies amoureuses de son maître. Il n'y a pas une femme perdue qui ne tutoie ce Dubois; pas une honnête mère de famille qui, en le voyant passer, ne tremble et ne cache son enfant... Le cœur me saigne, mademoiselle, d'être obligé d'attrister votre esprit par le tableau de pareilles turpitudes! Je dois cependant accomplir mon devoir... Croyez-moi, il vaudrait mieux pour sa réputation qu'une femme déclarât en pleine cour de Versailles qu'elle a un amant, que d'être vue causant avec ce Dubois! Dans le premier

cas, il resterait au moins à cette femme l'excuse de la passion, tandis que dans le second on la soupçonnerait de trafiquer de ses faveurs ainsi qu'une courtisane!... Allons, arrière, laquais! va-t'en, ajouta de Morvan en s'adressant à l'abbé.

De pâle qu'il était d'abord, Dubois devint livide; cependant il essaya de grimacer un sourire.

— Tudieu, mon beau chevalier, dit-il en affectant de railler, vous avocassez sinon avec un goût parfait, du moins avec une bien curieuse énergie.

— Mademoiselle, s'écria de Morvan, je vous en conjure, éloignez-vous! Mon indignation, je le sens, arrive à la fureur, et je serais toute ma vie au désespoir qu'un oubli de moi-même me laissât tomber devant vous dans la violence.

Vous avez donc remarqué que je ne porte pas d'épée? chevalier, dit vivement Dubois, réellement inquiet et tout en essayant de conserver le ton de la plaisanterie. Un beau triomphe que de percer un collet d'abbé!

— Me servir de mon épée contre toi! allons donc! s'écria de Morvan avec une indéfinissable expression de mépris; n'ai-je pas une canne!

Dubois, comprenant qu'un mot de plus lui attirerait un désagrément sérieux, se disposait à obéir, lorsqu'un second auquel il ne songeait plus dans son effroi et sur lequel il eût dû cependant compter, lui arriva fort à propos dans la personne du jeune courtisan que de Nocé avait traité de monseigneur quelques minutes auparavant.

— Il faut convenir, mon pauvre abbé, dit le nouveau venu, que tu ne joues pas de bonheur cette semaine. Voilà la dixième rebuffade que tu essuies depuis trois jours! On croirait que toutes les cannes de Paris se sont liguées contre toi!... J'arrive à temps!...

— Je crois bien, Monseigneur, répondit Dubois en s'inclinant profondément devant le jeune homme, j'allais être emporté par un ouragan de province.

Celui que Dubois venait de qualifier de monseigneur s'approcha alors de Nativa, et la saluant avec une grâce toute charmante, quoiqu'un peu familière :

— Si vous voulez bien daigner accepter mon bras, mademoiselle, lui dit-il en souriant, je vais vous emmener loin de cette scène de carnage.

Puis, se retournant vers de Morvan et le regardant par dessus l'épaule, le nouveau venu reprit d'un ton sec et impérieux :

— Quant à vous, monsieur, éloignez-vous!

Le gentilhomme breton s'attendait si peu à se voir apostropher de la sorte, qu'il resta un instant immobile comme s'il eût été touché par la foudre.

Cette stupéfaction ne dura, du reste, que quelques secondes.

— Monsieur! s'écria-t-il pâle de colère, votre costume annonce un gentilhomme; votre liaison avec Dubois et vos façons d'agir dénotent un manant! Auquel des deux dois-je m'adresser?

— Au neveu du roi, au duc de Chartres, monsieur, répondit le jeune homme avec dignité.

Ces paroles firent passer un éblouissement devant les yeux du Breton, car il sentit que dans cette lutte engagée en présence de Nativa, il ne céderait pas un pouce de terrain, et que si le duc de Chartres s'obstinait à lui tenir tête, il méconnaîtrait sa naissance et son rang.

— Monseigneur, lui dit-il d'un ton ferme et respectueux tout à la fois, je ne sache pas qu'en remettant à sa place un valet insolent j'aie mérité d'être traité par Votre Altesse ainsi qu'elle vient de le faire! Je vous sup-

lie donc humblement, monseigneur, d'adoucir par une parole de regret votre emportement à mon égard.

Le duc de Chartres haussa les épaules, et offrit de nouveau son bras à Nativa, qui se recula d'un pas :

— Venez-vous, mademoiselle, lui dit-il sans répondre à de Morvan.

— Monseigneur ! s'écria le chevalier, dont les yeux brillaient davantage à mesure que son visage pâlisait de plus en plus ; monseigneur, je vous en conjure, ne me forcez pas, par un mépris immérité, à vous rappeler que, comme vous, je suis gentilhomme.

— Que signifie cela ? demanda le duc avec un commencement d'impatience.

— Cela signifie, monseigneur, reprit de Morvan en élevant la voix, malgré ses efforts pour conserver son sang-froid, cela signifie qu'un gentilhomme porte une épée pour défendre ou venger son honneur. Je suis gentilhomme, j'ai une épée, mon honneur est attaqué ! . . .

— Un duel avec moi ! interrompit le neveu de Louis XIV avec hauteur et colère.

— Pourquoi pas, monseigneur ?

A la fermeté digne, presque provocatrice avec laquelle de Morvan fit cette réponse, le duc de Chartres le regarda avec une attention qu'il ne lui avait pas accordée jusqu'alors.

— Il faut que vous soyez bien osé ou bien mal appris pour parler ainsi, lui dit-il.

— Monseigneur, j'ose, il est vrai, beaucoup, et mon père, M. le comte de Morvan, m'a appris, lorsque j'étais tout enfant, qu'un homme de noblesse ne doit jamais laisser passer impunie une injure ! A mesure que j'ai avancé en âge, la recommandation de mon père s'est de plus en plus gravée dans mon esprit. Aujourd'hui, elle est devenue pour moi une religion !

— Allons, c'est assez ! dit le duc de Chartres.

— Monseigneur, vous ne vous éloignerez pas avant de m'avoir accordé la réparation que je sollicite, humblement je vous le répète, de votre justice, reprit de Morvan en se plaçant entre le prince et Nativa. Je vous en conjure à mains jointes, ne me forcez pas à sortir du respect que je vous dois.

— Ah ! parbleu ! voilà qui est trop fort ! Qu'en penses-tu, l'abbé ? dit le duc de Chartres, qui, doué d'une extrême bravoure et d'un tempérament fougueux, commençait à sentir la colère lui monter au cerveau. Je ne sais qui me retient de bâtonner cet impertinent.

— Jour de Dieu ! vous avez péché et vous allez mourir ! s'écria de Morvan ivre de rage. Allons, monseigneur, choisissez ! l'épée hors du fourreau ou mon gant sur votre visage !

A cette explosion de fureur si longtemps contenue, et qui aboutissait à un sanglant outrage, le duc de Chartres pâlit à son tour.

Toutefois, se battre en duel avec un hobereau de province et cela dans les jardins de Versailles, pour ainsi dire sous les yeux du roi, parut au jeune prince une telle monstruosité, qu'il hésita.

— Quoi ! monseigneur, reprit de Morvan, les gazetiers ont-ils donc tellement menti en parlant de votre conduite à Mons, Steinkerke et à Nerwinde que vous ne sachiez pas comment on tient la garde d'une épée ! ou bien la bâtarde a-t-elle passé dans votre famille à ce point qu'il ne vous reste plus une goutte de sang noble dans les veines !

L'impétuosité et le courage du duc de Chartres n'avaient pas besoin d'un tel stimulant pour éclater.

— En garde, monsieur ! s'écria-t-il, mettant vivement l'épée à la main.

De Morvan imita le prince. Dubois hésitait

à s'élançer entre les combattants, lorsqu'un nouveau personnage sortit du petit bois, à la lisière duquel se passait cette scène, et se précipitant entre le duc et le chevalier :

— Arrêtez, de Morvan, dit-il en saisissant l'épée du jeune homme.

Cet homme était le baron Legoff.

— Arrière, monsieur ! s'écria le duc de Chartres.

— Je regrette, monseigneur, de ne pouvoir vous obéir, répondit le boucanier qui se découvrit respectueusement devant le neveu du roi ; il m'est impossible de laisser commettre un crime ! . . .

— Un crime ! répéta le duc de Chartres.

— Certes, monseigneur, un crime ! Par quel autre mot qualifier l'action d'un gentilhomme qui ose menacer le sang royal !

— Je venge une insulte reçue, s'écria de Morvan. Mais Legoff l'interrompant aussitôt :

— Chevalier, lui dit-il d'une voix grave presque solennelle, un prince du sang n'insulte un gentilhomme qu'autant que cette insulte entraîne avec elle le déshonneur. Si, mari, l'on vous avait enlevé votre femme par la violence ; frère, votre sœur, alors je vous dirais : " Assassinez le coupable, mais ne vous battez pas avec lui ! " En dehors de ces deux exceptions, je ne vois aucun cas capable de vous justifier. . . Allons, mon pauvre Louis, du courage ; à genoux devant monseigneur et rendez-lui votre épée !

— Moi à genoux ! moi rendre mon épée ! s'écria de Morvan en repoussant Legoff.

— Louis, reprit le boucanier avec une émotion profonde et dont il était impossible de mettre la sincérité en doute, je tiens à l'honneur du fils de mon ancien frère d'armes autant et plus peut-être qu'à mon propre honneur ! Au nom de votre père, le comte de Morvan, à genoux, Louis, rendez votre épée !

Il y avait un tel accent de conviction, de tristesse, de douceur et de fermeté tout à la fois dans la parole du boucanier ; le souvenir qu'il évoquait était d'une telle puissance sur l'esprit du gentilhomme, que, vaincu, subjugué par une force supérieure à sa volonté et son orgueil, il céda.

— Monseigneur, balbutia-t-il en fléchissant le genou devant le duc de Chartres et en lui présentant son épée par la garde, je m'accuse d'un moment de folie, et j'attends vos ordres.

— Relevez-vous, monsieur, et repenez votre épée dont la France a besoin, répondit avec dignité le duc de Chartres : on plaint les fous, on ne les condamne pas.

— C'est rude, mon enfant. Que veux-tu ? noblesse oblige ! murmura le boucanier à l'oreille de de Morvan.

Le duc de Chartres salua courtoisement les deux gentilshommes, et s'éloigna en compagnie de Dubois.

— On ne condamne pas les fous ! Soit ! pensait l'abbé, mais on les enferme. . . Ce de Morvan est archi-fou, il faut donc qu'il soit archi-enfermé. . . J'y aviserai !

Une fois que le duc de Chartres se fut éloigné, de Morvan offrit son bras à Nativa.

— Pourquoi cet air accablé et honteux, chevalier ? lui dit la jeune fille. Je vous ai admiré tout à l'heure dans votre colère et dans votre humiliation. . . et à présent. . . je vous aime !

## XII

De tous les courtisans, qui, soit par curiosité, soit par ambition ou par devoir, assistaient à la fête, le plus heureux était, certes, Louis de Morvan.

Il n'avait ni grand cordon, ni charge lucrative et brillante, ni état de maison, rien enfin de tous ces biens et de toutes ces dignités qui, pour la plupart des nobles de l'époque,

constituaient le bonheur ; mais il aimait Nativa avec la ferveur enthousiaste d'une nature simple et puissante, et Nativa venait enfin de se lier à lui par un aveu qui, pour le cœur honnête et loyal du jeune homme, équivalait à un indissoluble serment.

En outre, — complètement inespéré d'un bonheur auquel une heure auparavant il n'aurait osé croire, — il avait gardé Nativa pendant près d'une demi-heure à son bras, l'entretenant de ses projets d'avenir, de ses souffrances du passé, de son enivrement actuel ; et l'adorable Espagnole, loin de se fâcher de sa hardiesse, avait paru l'encourager par d'enivrants regards et de douces paroles.

Aussi, lorsque de Morvan, après avoir reconduit Nativa auprès de son père, se retrouva seul, était-il ivre de joie.

Si quelqu'un lui eût adressé en ce moment la question la plus banale et la moins embarrassante, il est certain qu'il eût été incapable d'y répondre ; il ne savait ni où il était ni ce qu'il faisait ; il regardait sans voir et écoutait sans entendre ; une seule pensée absorbait toutes ses facultés : la pensée qu'il était aimé. En dehors de Nativa, rien n'existait pour lui dans la nature.

Ce fut Legoff qui le retira de cette espèce d'extase.

— Eh bien ! mon cher Louis, lui dit le boucanier, qui n'avait pas cessé tout le temps que le jeune homme était resté avec l'Espagnole, de le suivre à distance, eh bien ! mon cher Louis, j'espère que vous ne vous repentez pas d'être venu à la fête. Tudieu ! quels transports ! Savez-vous bien qu'auprès de vous le grand Amadis des Gaules n'aurait guère brille ! Si votre constance répond à votre passion, voilà un amour qui vous accompagnera jusqu'à la tombe !

— Dites, mon cher Legoff, jusqu'au ciel !

— Peste ! il vous faut l'éternité ! . . . Heureusement, mon cher enfant, qu'à votre âge l'éternité en amour se résume par trois mois de fidélité. . . ce qui est déjà fort joli !

— Ah ! baron, pouvez-vous parler ainsi !

— Dame ! je parle de souvenir et par expérience ! Je n'ai jamais aimé plus de quinze jours ! c'est donc par pure complaisance et pour ne pas trop choquer votre enthousiasme, que je vous accorde trois mois ! Voyons, causons un peu raison, si c'est possible. Quels sont vos projets ?

— Mes projets ? répéta de Morvan avec étonnement et comme s'il ne comprenait pas cette question, mais je n'en ai aucun, baron. J'aime Nativa, je suis aimé d'elle, l'avenir est à moi ! Voilà tout.

— Mon cher Louis, les gens qui comptent sur l'avenir, négligent le présent et ne réussissent jamais ! . . . De deux choses l'une : ou bien Nativa vous aime ou elle ne vous aime pas : dans le premier cas, elle n'a rien à vous refuser ; alors, faites-en votre maîtresse : dans le second, elle se moquera de vous ; repoussez-la avec indifférence et dédain, et ne la laissez pas se jouer impunément et froidement de votre passion.

Ces paroles, prononcées par Legoff avec cet air de bonhomie qu'il savait si bien prendre, affectèrent péniblement de Morvan.

— Baron, lui répondit-il d'une voix grave, l'amitié qui vous a lié à mon père rend votre personne sacrée à mes yeux, et vous vaut mon amitié et mon respect. Ce serait un manque de générosité de votre part que d'abuser de cette position pour insulter à mes sentiments les plus chers et les plus intimes. Je vous en conjure, au nom du comte de Morvan, votre ancien frère d'armes, ne touchez pas à mon amour pour Nativa.

— Puisque ce sujet de conversation vous est pénible, cher Louis, répondit Legoff, je m'engage à le bannir désormais de nos entre-

tiens. Laissez-moi auparavant, pour la première et la dernière fois, dire toute ma pensée.

—A cette condition, soit, parlez, je vous écoute, répondit le jeune homme avec résignation.

—Mon pauvre enfant, reprit le boucanier, je vous vois avec peine, avec douleur même, vous engager dans une voie funeste. Il suffit qu'un jeune homme rencontre, au début de sa carrière, une femme qui se joue de son amour, pour que tout son avenir en soit troublé. Eh ! bien en mon âme et conscience, Nativa ne vous aime pas. Du reste, entre elle et vous, il y a une barrière infranchissable et qui vous sépare à tout jamais ! . . . Votre regard brille d'orgueil, vous comptez sur votre jeunesse, et votre courage . . . Hélas ! Louis, ce n'est pas votre manque de fortune qui place entre Nativa et vous un abîme ! s'il ne s'agissait que d'un million pour vous rendre heureux, je vous donnerais ce million à l'instant même.

## XIII

Le chevalier, en arrivant devant la porte du modeste appartement qu'il occupait à l'hôtel du *Cheval-Blanc*, frappa plusieurs fois sans obtenir de réponse.

Enfin, il entendit comme le bruit sec produit par un pistolet que l'on armait, puis peu après la voix d'Alain qui criait :

—Qui est là ? Que me veut-on ?

—C'est moi, Alain ! ouvre donc ! répondit le jeune homme.

La clef tourna deux fois dans la serrure, et le Bas-Breton entre-bâillant la porte avec précaution :

—Ah ! c'est bien vous, mon maître ? dit-il : j'avais peur que quelqu'un n'imitât votre voix : ils sont si rusés, ces Français ! . . .

Au moment où Alain tournait la clef dans la serrure pour refermer la porte, un bruit de pas mêlé d'un cliquetis d'armes se fit entendre dans l'escalier, puis presque au même instant un coup violemment frappé à la porte retentit, et une voix grave et impérieuse cria :

—Au nom du roi, ouvrez !

Legoff, de Morvan et Alain se regardèrent avec étonnement.

—C'est d'Aubigné qui veut un second placement, pensa le boucanier.

—C'est Dubois qui se venge, murmura le jeune homme.

—Chevalier, dit vivement Legoff, mais sans rien perdre de son sang-froid et sans que son visage décelât aucune émotion, ordonnez à Alain de se blottir dans la ruelle de votre lit, et de rester immobile comme s'il était mort.

—Tu entends, Alain, dépêche-toi, dit le chevalier à voix basse.

Alain passa aussitôt dans la chambre à coucher ; de nouveaux coups ébranlèrent la porte, et la voix grave et impérieuse répéta de nouveau : " Au nom du roi, ouvrez ! "

Le boucanier obéit.

—Soyez le bienvenu, monsieur ; puisque vous vous annoncez au nom de Sa Majesté, dit-il en saluant un officier qui se présenta. Qu'ordonne le roi ?

—Que vous me rendiez votre épée, et que vous me suiviez, monsieur, répondit l'officier.

—Au moins est-il convenable que vous me montriez en vertu de quel ordre vous agissez, monsieur, répondit tranquillement Legoff, sans cela je me verrai dans la dure nécessité de vous brûler la cervelle.

L'officier, sans paraître attacher la moindre importance à cette menace, présenta deux lettres de cachet ; l'une concernait Legoff, l'autre de Morvan.

Le boucanier se retourna vers de Morvan, et lui adressant la parole en dialecte bas-breton :

—Chevalier, lui dit-il, n'ayez pas l'air étonné de m'entendre parler votre langue, et, toi, Alain, écoute, et surtout retiens bien ce qui va se dire. De ta mémoire dépend notre salut !

Legoff fit alors semblant d'examiner quelques vêtements, puis tout à coup, et comme s'il eût été frappé par une idée subite, il s'avança vers l'officier :

—Monsieur, lui dit-il en lui souriant gracieusement, votre bonne mine m'apprend que vous êtes gentilhomme. Or, comme entre gens de qualité on se doit quelques égards, pouvez-vous m'apprendre quelles sont vos instructions concernant mon ami et moi ?

—De ne pas vous laisser communiquer, ni de vive voix, ni par écrit avec personne, répondit l'officier.

—Et de nous accompagner sans doute jusqu'à notre destination.

—Oui, baron, jusqu'à votre destination.

—Croyez, monsieur, que si une chose est capable d'adoucir à mes yeux la rigueur dont je suis victime, c'est de penser que j'aurai le plaisir et l'honneur de votre compagnie. Mais permettez-moi une question ?

—Faites, baron, répondit l'officier, charmé de la douceur qui montrait son prisonnier qu'on lui avait représenté comme un homme terrible et dangereux au possible.

—On vous a chargé de prendre mon épée, mais non pas, je le suppose, la torsade de perles attachée à sa garde ?

Eh bien ! laissez-moi vous offrir cette torsade en souvenir de la reconnaissance que m'inspire la conduite si pleine de tact et d'amabilité que vous avez tenue à notre endroit.

Pendant que l'officier surpris cherchait une réponse, Legoff détacha le collier de perles et le lui présenta.

—Mais, monsieur, dit l'officier en balbutiant, car il ne comprenait plus rien à la conduite du baron ; mais, monsieur, cet objet me semble être de prix, et je ne puis . . .

—Cette torsade, interrompit Legoff, vaudrait en effet, pour un croquant qui n'hésiterait pas à s'en défaire, une vingtaine de mille livres . . . Pour vous, monsieur, homme bien né qui garderez cet objet comme souvenir, ce collier représente seulement un ajustement . . . Vous ne voudriez pas me faire l'affront de refuser une pareille bagatelle, lorsque, de mon côté, je vous montre tant de soumission . . . Que diable, faisons-nous quelques concessions mutuelles ! Ne vous ai-je pas remis mes pistolets que vous ne me demandiez pas ? . . .

L'officier choisi par Dubois pour opérer l'arrestation de Legoff et de de Morvan était un homme déterminé, résolu, mais de peu de délicatesse. Ses instructions ne comportaient pas qu'il refuserait un objet d'une valeur si énorme pour lui. Aussi ne sut-il pas résister : les mots magiques : de *vingt mille francs*, l'avaient ébloui.

—Je pense, monsieur, continua Legoff, sans lui donner le temps de placer un remerciement, je pense, monsieur, que vos instructions ne s'opposent pas non plus à ce que vous nous appreniez, à monsieur le chevalier et à moi, quel est le lieu ou la forteresse désignée pour notre prison ! . . .

—Mais baron, dit l'officier en hésitant . . .

—Permettez, s'écria Legoff en l'interrompant de nouveau, puisqu'il est bien convenu que nous ne devons communiquer ni de vive voix ni par écrit avec personne, et qu'en outre, nous nous engageons, mon ami et moi, à ne pas essayer d'enfreindre cette défense, il ne peut y avoir aucun inconvénient à ce que nous connaissions la destination qui nous est assignée.

—Au fait, c'est juste, répondit l'officier, effrayé à l'idée qu'un refus de sa part pour-

rait exaspérer le baron Legoff, donner naissance à une querelle et compromettre la possession de cette torsade de vingt mille livres, qui, pour lui, bas-officier, représentait une véritable fortune. Votre observation est juste, baron. Eh bien ! j'ai ordre de vous conduire au fort Saint-Michel.

—Merci mille fois de votre complaisance, dit Legoff. A présent que nous savons où nous allons, nous pouvons composer notre garde-robe en conséquence . . . Dame ! vous comprenez, le climat du Nord et celui du Midi ne se ressemblent pas.

Legoff se retourna vers de Morvan, et affectant un air dégagé, reprit en bas-breton :

—Alain, écoute, et ne perds pas un mot de ce que je vais dire, il s'agit du salut de ton maître ! Une fois que nous serons partis, tu prendras tout l'argent du chevalier, tu t'habilleras en bourgeois, tu achèteras une voiture, et payant chevaux et postillons, au double du prix convenu, tu te rendras, en voyageant nuit et jour, à Brest ; tu demanderas l'armateur Cointo, et tu lui apprendras ce qui m'est arrivé. Retiens bien ce nom de Cointo ! A présent, chevalier, ajouta Legoff, dites à votre serviteur qu'il ait à m'obéir !

Legoff tout en parlant ainsi, avait fait semblant d'examiner plusieurs vêtements ; de Morvan imita son manège, et prenant la parole à son tour :

—Alain, au nom de ton attachement à ma personne, remplis bien exactement les instructions de M. Legoff, dit-il : ne regarde pas à dépenser mon or ; plus tu le prodigueras et mieux cela vaudra. Pars ce soir même. Au revoir !

Legoff et de Morvan déclarèrent alors à l'officier qu'ils étaient prêts à le suivre.

Un carrosse hermétiquement fermé les attendait à la porte de l'hôtel : tous les trois y monterent, et la voiture escortée par une dizaine de cavaliers, partit au galop, laissant la rue de l'Arbre-Sec dans un grand émoi.

Quant à Alain, à peine son maître eut-il suivi l'officier, qu'il sortit de la ruelle du lit où il s'était tenu caché . . .

—Ah ! ma bonne sainte Anne-d'Auray, s'écria-t-il avec ferveur, donnez-moi l'intelligence nécessaire pour accomplir les ordres de M. le chevalier !

Alain, les yeux pleins de larmes, retira alors les neuf mille livres environ en or, qui se trouvaient dans le coffret de son maître.

Toutefois, quelque sincère et profonde que fût la douleur du Bas-Breton, un sourire joyeux passa sur son visage au moment où il mit de côté les trente écus que lui avaient données son maître.

La veille de l'arrestation des deux amis, un capitaine sans emploi avait été demander, à la nuit tombante, l'abbé Dubois, au Palais-Royal.

Ce capitaine, envoyé par d'Aubigné, et qui se nommait de Chavaignac, était parti le soir même en chaise de poste, pour aller prendre possession du commandement du fort Saint-Michel.

(A suivre.)

## APPRENTIE MAGAZINEUSE

*La belle petite mademoiselle X* (entrant dans un magasin de bijoux). — Avez-vous des charrues ?

*Le bijoutier.* — Des charrues ?

*Mademoiselle X.* — Ou bien une herse, ou une faux, ou une pioche.

*Le bijoutier.* — Ecoutez, ma jolie demoiselle ; vous faites erreur. Nous ne tenons pas un magasin pour ces choses-là.

*Mademoiselle X.* — Je le sais bien ; mais c'est maman qui m'a dit que quand on veut voir un magasin sans y acheter, il faut demander ce qu'il n'y a pas.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— LISEZ —

# La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.**

Abonnement en dehors de Montréal,

**SEULEMENT \$2.00 PAR ANNEE.**  
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

*Annoncez dans "La Presse"*

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d'Avout

**15,651 par jour.**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144  
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.

Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

**N.B.**—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

— LE GRAND —

**PANORAMA DE JERUSALEM**

Et le Crucifiement

Représentant de grandeur naturelle, les montagnes de SION, des OLIVIERES et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUÉES, et les caravanes en chemin pour la VILLE SAINTE, les ARABES avec leurs CHAPEAUX, TENTES, etc.

Allez faire une visite à la bâtisse du

**CYCLORAMA**

Coin des rues Ste. Catherine et St. Urbain.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30 p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes les

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME

ETABLIE EN 1852

# LORGE & CIE,

21 RUE ST. LAURENT

Importateurs et Manufacturiers

Assortiment Complet de Nouveautés

— EN —

CHAPEAUX,

CASQUETTES,

ETC., ETC.

DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux de Soie, etc.

**PRIX TRES MODERES**

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET CERANT.

Semaine commençant Lundi, le 23 Sept.  
Après-Midi et Soirée.

LE MAGNIFIQUE DRAME

**A-SHE-W**

La Fameuse Pièce à Sensation du Jour.

DECORS GRANDIOSES,

COSTUMES PARFAITS,

EXCELLENTE COMPAGNIE.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan au magasin de Prince.

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.

MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES,

LIVRES,

BROCHURES,

PAMPHLETS,

AFFICHES,

CARTES DE VISITE,

CARTES D'AFFAIRES,

PANCARTES,

ENTÊTES DE COMPTES,

PROGRAMMES,

ANNONCES D'ENCAN,

ETIQUETTES,

BLANCS DE TOUTES SORTES,

ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES. CARACTÈRES DE LUXE.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

**POIRIER, BESSETTE & NEVILLE**

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

**N.B.**—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.